

Jules DUVUVIER
Membre de la Commission Historique du Nord

MAUBEUGE

1 9 1 4

La résistance de Maubeuge a soulagé mon armée de plusieurs divisions ennemies et surtout de toute la grosse artillerie qui bombardait la place. Donc, Maubeuge a rempli son rôle et a contribué à la victoire de la Marne. Si je les avais eues contre moi, il ne faut pas dire : je n'aurais pas réussi, mais j'aurais été dans un grand embarras.

JOFFRE

(Déposition au conseil d'enquête, lors du procès du gouverneur).

**Publié sous le patronage de l'Amicale
des Anciens des 145^e et 345^e Régiments d'Infanterie
et de l'Union des Défenseurs de Maubeuge**

LILLE
SOCIÉTÉ D'ÉDITION DU NORD
28, rue Alphonse-Mercier

-
1934

Le Gouverneur

Le Général Fournier était né en 1853 à Peyrieu (Ain). Sorti un des premiers de l'Ecole Polytechnique, puis de l'Ecole de Guerre, il avait été longtemps chef du premier bureau de l'Etat Major de l'Armée, où ses travaux avaient été très appréciés. Nous lui devons les fortifications de Bizerte.

Il avait succédé en février 1914 au Général Desaleux comme Gouverneur de Maubeuge.

Agé de 61 ans, il allait être promu Général de division.

C'était un petit homme trapu, aux cheveux et aux moustaches blanches, que les territoriaux qui avaient fait une période d'instruction en juin 1914 dans la région, avaient pu voir, car il était venu les inspecter.

L'allure puissante de ce Bourguignon, dans les yeux duquel on lisait la bonté, avait fait impression sur les soldats qui sentaient en lui un chef qui les aimait.

Dès la mobilisation, le Gouverneur s'était mis résolument au travail pour organiser la défense de Maubeuge. En même temps, il créait un service de renseignements.

C'est ainsi que le 3 août, il apprit que la cavalerie allemande avait fait son apparition en Belgique devant Huy, à deux étapes de Maubeuge. L'on sut que cette cavalerie couvrait cinq ou six corps d'armée ennemis.

Le Gouverneur prévint tout de suite le Ministre de la Guerre et, en même temps, l'informa qu'il avait besoin de dix jours pour effectuer les travaux de défense indispensables, afin de pouvoir résister un peu.

On ne tint aucun compte de ses renseignements ; bien plus, comme la traversée de la Belgique n'était pas prévue et qu'elle bouleversait le plan de mobilisation, le Général coupable d'avoir été bien informé, fut sacrifié.

Le lendemain 4, le Ministre Messimy envoya à Maubeuge le Général Pau pour enquêter et remplacer au besoin le Gouverneur. Mais à la suite de son inspection, le Général Pau embrassa le Gouverneur devant ses officiers, en lui disant : *"Pourvu que vous teniez quatre jours"*.

Et il fit un compte rendu élogieux de ce qu'il avait vu. Le Ministre, en possession du rapport du Général Pau, adressa au Gouverneur des félicitations et des encouragements... tardifs.

Le Général Fournier continua à se procurer des renseignements sur la marche des Allemands en Belgique. Ses officiers étaient constamment envoyés en reconnaissance et leurs rapports étaient télégraphiés à l'Etat Major Général.

Au milieu d'août, l'armée anglaise est apparue à Maubeuge et s'était ensuite dirigée vers le Nord-Est.

Le 20, la Place et la garnison de Maubeuge furent placés sous les ordres du Général Lanrezac, chef de la Ve Armée (1^{er}, 2^e, 10^e, 18^e corps), dont les troupes s'avançaient en Belgique pour combattre les Allemands.

Dès le 22 août, l'armée franco-anglaise était échelonnée de Mons à la Meuse. C'est là qu'elle fut battue par les Allemands. Le Général Fournier demanda le surlendemain au Général Lanrezac une brigade de réserve de renfort. Il reçut la réponse suivante : *"Prenez toutes dispositions utiles pour la défense de la Place"*.

C'est le même jour (24 août), que partirent de Maubeuge, à 15 heures, les derniers trains emmenant la population évacuée. Le Gouverneur fit aussi partir, à ce moment, les locomotives et le matériel roulant.

Le 24 au soir, la retraite des troupes franco-anglaises abandonnait la place à ses propres forces.

La lutte allait de suite commencer et le Gouverneur, grâce aux travaux judicieux qu'il avait fait effectuer, allait tenir bien davantage que les quatre jours qui lui étaient demandés par le Général Pau.

Les évènements du siège, relatés plus loin, montreront comment le Général Fournier résista jusqu'au bout.

Traduit à son retour de captivité, conformément à la loi, devant un Conseil de Guerre, les débats révélèrent ses belles qualités de chef, son énergie et son habileté.

Il fut acquitté.

Le 10 avril 1921, sur la place de Maubeuge, il recevait la Cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, aux acclamations de la population. La ville de Maubeuge recevait en même temps la Croix de Guerre avec une belle citation.

Laissons lui la parole pour finir. La lettre ci-après qui montre un grand cœur et reflète un patriotisme ardent fut envoyée à M. Georges Dubut-Masion, auteur d'un livre remarquable intitulé : *Journal d'un bourgeois de Maubeuge* (1914-1918).

Paris, le 2 février 1924.

Monsieur,

Je vous remercie bien cordialement du livre que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai vécu de nouveau, en le lisant, les heures les plus affreuses de mon existence. Sans doute, j'avais prévenu, dès ma prise de commandement, en mars 1914, le Gouvernement de la nullité de la fortification de Maubeuge en face des puissants moyens d'attaque modernes ; sans doute, nous avons fait l'impossible pour parer au dernier moment à cette carence complète de nos moyens de défense et à l'inertie des pouvoirs publics. Tout cela n'empêche pas que j'ai été placé dans une situation dont l'issue fatale était certaine, et j'ai dû, la rage au cœur, livrer au Boche un lambeau du territoire national et mes compagnons d'armes.

Ce cauchemar m'étreint encore chaque jour et m'étreindra jusqu'à ma mort. Peut-être me déciderai-je un jour à publier le récit technique du siège de Maubeuge. S'il y a eu quelques défaillances inévitables, il y a eu aussi de beaux traits d'héroïsme, et si j'avais eu le temps de parfaire la défense et d'aguerrir mes braves territoriaux, les résultats eussent été surprenants. Mais, quoiqu'on en dise, Maubeuge n'a pas été récompensé suivant son mérite. Cette place ne valait rien et cependant son siège est le plus long de la guerre. Je ne parle pas de Verdun, car cette place de premier ordre n'a pas subi un siège proprement dit ; Verdun a été un point de l'immense front de bataille sur lequel on a concentré successivement toutes les divisions françaises. Ce qui caractérise et rend pénible un siège, c'est qu'on est investi de toutes parts et qu'on est livré à ses propres ressources. Toutes les places, russes et belges, qui étaient modernes, cuirassées, bétonnées, se sont défendues moins longtemps que la mauvaise place de Maubeuge. Vous pouvez être fier de votre ville.

Merci encore de votre envoi et veuillez croire à ma reconnaissance.

*Général FOURNIER
Ancien Gouverneur de Maubeuge.*

La Garnison

Les premiers jours d'août 1914 venaient à peine de s'écouler dans l'émotion et l'enthousiasme de la mobilisation, que les troupes destinées à la défense du camp retranché de Maubeuge commençaient à débarquer à la gare.

C'étaient des territoriaux du 1^{er} Régiment (Lille), du 2^e (Valenciennes), du 3^e (Cambrai), du 4^e (Avesnes). Ce dernier régiment arriva à pied d'Avesnes et fut plus tard (le 24 août) renforcé par quelques compagnies de son dépôt.

Ces régiments étaient à quatre bataillons chacun, ils furent renforcés par deux bataillons du 5^e R.I.T. d'Arras.

Tous ces hommes appartenaient à la même région. Ils étaient les frères aînés de ceux qui allaient composer les meilleures divisions de l'armée française pendant la guerre qui commençait.

Deux compagnies du 85^e R.I.T. vinrent plus tard se réfugier dans la place. Ce qui donne un total de 18 bataillons et demi pour les troupes territoriales.

Les artilleurs étaient arrivés à Maubeuge, pour la plupart isolément. Ils formaient 24 batteries et étaient aidés par 2.800 auxiliaires d'artillerie de la réserve territoriale. Le 1^{er} Régiment d'artillerie à pied constituait la masse principale, il lui fut adjoint des batteries des 2^e et 3^e Régiments de la même arme envoyées du Havre et de Cherbourg. Ces derniers artilleurs provenaient des batteries de côte, ils durent apprendre sur place la manœuvre des pièces de siège.

Le génie comprenait une compagnie du 3^e Régiment et 6 compagnies territoriales du 11^e bataillon.

Enfin, comme éléments plus jeunes destinés à composer la réserve générale, l'on comptait trois bataillons du 145^e Régiment d'Infanterie et deux de son régiment de réserve, le 345^e.

Deux régiments d'infanterie coloniale de réserve, les 31^e et 32^e, vinrent de Cherbourg et Brest pour les renforcer. Les coloniaux appartenaient aux départements de l'ouest : Manche, Calvados, Finistère, Côtes-du-Nord.

La garnison comprenait encore cinq cents douaniers du Nord formés en deux bataillons de forteresse et quatre batteries d'artillerie montées du 41^e Régiment.

Citons enfin deux escadrons du 46^e Régiment de chasseurs à cheval de réserve.

Quoique les territoriaux ne possédaient ni jambières, ni bretelles de suspension, l'on peut dire que toute cette troupe était équipée à peu près normalement, l'on compléta tant bien que mal cet équipement sur place en s'adressant à la population civile, qui fabriqua ce qu'elle put, notamment des manchons en toile bleue pour couvrir les képis rouge des fantassins, des musettes à cartouches pour les coloniaux, etc... Par contre les compagnies de dépôt des 145^e et 345^e, qui devaient s'illustrer plus tard, ne possédaient que des ficelles pour remplacer leurs équipements absents ; on leur donna deux musettes blanches pour remplacer les cartouchières et le sac. L'habillement des hommes était pareil. Peu d'hommes avaient des képis.

Les territoriaux qui composaient le gros de la garnison (18 bataillons sur 27), étaient pleins d'entrain. Malgré leur âge, ils manifestaient presque aussi bruyamment que les jeunes de l'active, la joie de participer à la défense de leur pays. L'on sentait en eux la sombre détermination de défendre leur foyer où ils avaient laissé leurs femmes et leurs enfants. C'étaient d'anciens soldats qui avaient accompli trois années de service et qui avaient gardé de leur passage au régiment, l'esprit de discipline.

Un ombre au tableau : la faiblesse des cadres.

En effet, dans les régiments territoriaux, le nombre d'officiers était nettement insuffisant. Certaines compagnies ne comptaient qu'un capitaine âgé, sans lieutenant, ni sous-lieutenant, conséquence de la loi de 1889 sur le recrutement de l'armée, qui ne donnait que des charges à l'officier des réserves.

Aussi les cadres avaient-ils été complétés par des sous-officiers.

Le débarquement de ces vieux soldats se fit dans le plus grand ordre et chaque bataillon fut dirigé vers les villages où étaient prévus les cantonnements. Les 145^e et 345^e avaient été mobilisés sur place. Les hommes se faisaient remarquer par leur entrain et allaient faire preuve de belles qualités en plusieurs circonstances.

L'armement

L'infanterie ne possédait qu'un très petit nombre de mitrailleuses, dont les territoriaux ignoraient complètement la manœuvre. Ils apprirent de leur mieux, sur place, le maniement de ces engins.

L'artillerie comptait quatre batteries de 75 destinées à accompagner les sorties, et qui ne possédaient pas de train de combat. Ces pièces étaient les seuls canons modernes de la place.

Le reste de l'armement n'était pas à la hauteur de la tâche à remplir. Il aurait fallu une artillerie puissante et à longue portée pour combattre les gros mortiers allemands et autrichiens qui allaient apparaître.

Au lieu de cela, l'on ne disposait que de pièces anciennes à tir lent, d'une portée maxima de 9 kilomètres, alors que les pièces allemandes tiraient à 14 kilomètres.

Les canons de la place étaient d'anciennes pièces de campagne de 80 et 90 millimètres, des pièces de 95, anciennes pièces de position, enfin des pièces de 120, 155 et quelques mortiers de 220.

Au total, 435 pièces de canon dont détail ci-après :

34 canons de 80.

155 canons de 90.

50 canons de 95.

111 canons de 120 long.

48 canons de 155 long.

12 canons de 120 court.

13 canons de 155 court.

12 mortiers de 220.

Notons qu'il fut démonté en août à Brest des canons de côte destinés à Maubeuge, mais qui n'arrivèrent jamais.

Le Camp retranché. Les Forts

La ville de Maubeuge était entourée d'une enceinte bastionnée due à Vauban et le camp retranché était un des plus petits de France.

Les forts construits peu après la guerre de 1870-71, n'avaient pas été modernisés, comme ceux de l'est, quand apparurent les obus chargés en explosifs brisants.

La place classée en 2^e catégorie, recevait les crédits juste nécessaires à son entretien, parce qu'en haut lieu l'on persistait à croire que les Allemands n'attaqueraient pas par la Belgique.

D'ailleurs, toutes les places voisines avaient été déclassées et il ne restait plus dans le Nord que les fortifications de Dunkerque et de Lille, classées en 3^e catégorie et dans un état plus navrant encore que celles de Maubeuge.

L'exiguïté du camp retranché était telle, que les Allemands, attaquant par l'Est, purent, dès le premier jour, bombarder non seulement la ville, mais encore le fort du Bourdiau situé du côté opposé.

Les forts étaient au nombre de six : Boussois, Les Sarts, Leveau, Hautmont, Cerfontaine et le Bourdiau.

Ils avaient été construits suivant les instructions de 1874 pour résister aux obus de l'époque, chargés en poudre noire. Ils ne possédaient pas d'abris en béton. Leurs maçonneries, faites en brique, étaient couvertes d'un épais massif de terre dont les obus à fusée retardée eurent facilement raison.

Seul le fort du Bourdiau était en cours de modernisation, mais on remarquera qu'il était placé juste à l'opposé de la frontière belge, ce qui donnait la preuve que l'on n'avait pas prévu l'assaut qu'allait subir Maubeuge.

Entre les forts, distant de 6 kilomètres environ les uns des autres, se trouvaient six ouvrages intermédiaires construits en 1894-95. Un peu plus modernes que les forts, ils étaient destinés à abriter une compagnie d'infanterie, prévue pour être relevée chaque jour. En effet, dans les abris des ouvrages, il y avait juste place pour que la garnison pût s'asseoir et il n'y avait ni cuisine, ni eau. L'on n'avait pas pensé que les relèves seraient rendues impossibles par la violence des bombardements.

Les ouvrages étaient construits à Bersillies, La Salemagne, Héron-Fontaine, Gréveaux, Feignies et Ferrière-la-Petite.

En outre, un gros parapet nommé batterie Rocq, n'avait aucune valeur militaire.

Il faut remarquer que, face à la Belgique, existait un vde de quatre kilomètres dans la ligne des forts et ouvrages (entre Boussois et La Salemagne) et que depuis longtemps l'on demandait en vain qu'il y fut construit un ouvrage au lieu dit le Fagnet.

Deux des forts étaient munis de coupoles en fonte dure pour deux canons de 155.

Ces coupoles, établies à Boussois et à Cerfontaine, remplirent pleinement leur rôle, jusqu'à leur destruction. Dans les autres forts se trouvaient deux coupoles pour canon de 75, l'une avait été récemment installée à Leveau et l'autre aux Sarts.

Dans le fort de Bourdiau une coupole analogue était en cours de montage.

Trois tourelles pour mitrailleuses existaient, l'une à Hautmont, les deux autres au Bourdiau.

Notons que ce dernier fort n'était pas habitable à cause de l'humidité du béton récemment fabriqué. La garnison logeait sous la tente dans les fossés ! ! Comme les ouvrages intermédiaires ne possédaient pas de casernements, leurs garnisons étaient campées de pareille façon.

Le seul armement des forts et ouvrages consistait en quatre pièces de 90 destinées à battre les intervalles, deux à gauche et deux à droite de chaque fort ou ouvrage. Elles étaient sur affût de

campagne et tiraient à ciel ouvert, aussi furent-elles mises rapidement hors d'usage par les tirs puissants des Allemands.

Dès la mobilisation, l'on entreprit des travaux complémentaires considérables. Outre les tranchées et batteries, il fut construit rapidement un ouvrage en terre au Fagnet, un autre au Tollet. Les lignes de chemin de fer de Mons et de Valenciennes furent aussi barrées par un ouvrage du moment.

Mise en état de défense

Le jour même de leur arrivée, les territoriaux relevaient la garnison active de la Place (145^e), qui avait, dans la mobilisation, assuré la garde aux issues des villages bordant le camp retranché.

Le lendemain, cette garde était étendue aux centres de résistance où toute la garnison se mit à creuser des tranchées et des batteries (au nombre de cinquante), à établir des réseaux de fils barbelés, etc...

Ces travaux allaient être poursuivis sans relâche, avec la plus grande activité, pour être à peine achevés lors de l'arrivée des Allemands.

Tout était à faire à Maubeuge. Le seul établissement des tranchées constituait une œuvre gigantesque puisqu'il s'agissait d'en creuser 36 kilomètres en première ligne autour du camp retranché, de les munir d'abris de fortune et de les protéger par des réseaux épais de barbelés.

La construction des batteries nécessitait le plus souvent l'abatage de parties boisées où elles étaient dissimulées. Les nombreuses haies, les taillis qui gênaient les abords des forts et ouvrage, furent rasés. L'on utilisa les bois pour la construction des abatis, l'excédent fut brûlé.

Les champs de tir furent aussi dégagés.

Des observations d'artillerie, des téléphones furent établis un peu partout, également un réseau ferré de voie Decauville permit d'approvisionner certains forts. Pendant ce temps, le transport des pièces et des munitions était entrepris. La plus grande activité régnait sur les routes.

L'arsenal de Falize était une sorte de ruche d'où sortaient à tout instant des canons et des voitures lourdement chargées. Les tramways étaient même utilisés quand leur tracé le permettait.

Les quelques voies ferrées traversant le camp retranché furent aussi employées.

Dans les forts l'on mettait rapidement les moyens complémentaires de défense.

Le génie s'occupait de détruire, au moyen d'explosifs, les maisons, murs et obstacles divers, jugés gênants.

La bonne volonté que les troupes apportèrent dans le rôle qui était assigné à chacun, fut néanmoins insuffisante pour mener à bien l'énorme travail, aussi dut-on embaucher tous les travailleurs civils disponibles pour procéder aux travaux secondaires.

La besogne faite en pleine chaleur d'août ne fut pas sans provoquer une fatigue excessive à la garnison du camp retranché, mais l'entrain était tel, que jamais l'on eut à enregistrer la moindre plainte, la moindre défaillance, chez ces hommes qui avaient été arrachés brusquement par la mobilisation, à leurs occupations et à leur foyer. L'enthousiasme était d'ailleurs entretenu par les nouvelles propagées dans les cantonnements.

C'était la belle défense de Liège, l'avance de nos troupes en Alsace et en Lorraine, etc...

Il faut rendre hommage à la *Presse* de Maubeuge pour le zèle apporté à la diffusion des nouvelles dans le camp retranché et la façon dont elle a entretenu le moral de la garnison. Le ravitaillement de la Place était effectué par des commissions désignées par le Gouverneur, lesquelles réquisitionnèrent les vivres et les firent entreposer dans les usines.

Les magasins de la Place révélèrent vite des lacunes résultant d'économies budgétaires. C'est ainsi qu'à côté d'articles sans grande utilité, l'on constatait l'absence de produits indispensables. Un exemple : avant le début du siège, le cordeau Bickford (mèches lentes), indispensable pour les mines et les destructions, faisait défaut.

Le camp retranché fut divisé en quatre secteurs comme suit :

1^{er} secteur : Fort d'Hautmont et ouvrages de Feignie et de Greveaux,. La garnison se composait de quatre bataillons territoriaux, deux compagnies du génie, avec un bataillon colonial en réserve.

2^e secteur : Fort du Bourdieu et ouvrage de Ferrière-la-Petite. Garnison : trois bataillons territoriaux, une compagnie du génie, avec un bataillon colonial en réserve.

3^e secteur : Forts de Boussois, de Cerfontaine, et ouvrage de Rocq. Garnison : cinq bataillons territoriaux, une compagnie du génie et deux cents douaniers.

4^e secteur : Forts des Sarts, ouvrages de la Saemagne et du Fagnet. Garnison : six bataillons territoriaux, deux compagnies du génie, trois cents douaniers.

Vers le 20 août fut créé un cinquième secteur comprenant le Fort Leveau et l'ouvrage d'Héron-Fontaine. Garnison : un bataillon formé avec le dépôt du 145^e. Le noyau central était défendu par quatre compagnies prélevées sur le dépôt commun des 145^e et 345^e d'infanterie.

La réserve générale comprenait sept bataillons (trois actifs et quatre de réserve) quatre batteries de réserve de 75, une compagnie de génie.

Certaines parties du camp retranché formaient des centres de résistance. L'un d'eux formait un centre de résistance avancé, c'était le bois du Quesnoy et celui d'Haumont.

L'armée anglaise passe à Maubeuge

Dés le 14 août un détachement de cavalerie anglaise avait débarqué à Maubeuge. Hommes et chevaux faisaient excellente impression.

La garnison reçut les Alliés avec la plus grande cordialité.

Le 16 août, une escadrille d'avions anglais comprenant six appareils arriva au camp d'aviation par la voie des airs.

La cavalerie anglaise alla occuper les villages voisins du camp retranché.

L'on assista au passage de nombreux camions automobiles, les uns servaient au transport de ce qui est nécessaire aux avions, les autres étaient attachés à la cavalerie. Bientôt ce fut l'artillerie de campagne qui vint cantonner dans le voisinage.

Dans la soirée et la nuit du 21, les Anglais partirent vers la Belgique.

C'est le 22 au soir que la garnison de Maubeuge alla prendre pour la première fois les positions prévues et reconnues à l'avance en avant des tranchées. Ces avant-postes allaient bientôt recevoir le premier choc allemand. Le 23, le passage des troupes anglaises continua. Dans la matinée, l'on entendit le grondement du canon. C'était la bataille qui était engagée près de Mons par les Anglais. Ce même jour, des avions allemands vinrent survoler le camp retranché.

Vers dix-huit heures, la canonnade cessa. Le 24, la canonnade reprit de plus belle dès le matin. Dans le camp retranché les travaux de fortification continuaient.

L'on assista au passage de régiments de cavalerie française du général Sordet, qui revenaient du combat, harassés. Ces troupes étaient en campagne depuis une vingtaine de jours. Des convois passaient sans relâche revenant de Belgique.

L'on apprit que la bataille livrée près de Mons depuis quelques jours était perdue. L'armée anglaise se repliait sur Landrecies, Le Cateau, Cambrai.

Le Gouverneur qui avait déjà fait partir les bouches inutiles, invita la population française et belge qui occupait les abords du camp retranché, à s'éloigner.

La garnison comprit que son tour allait venir de prendre part au combat.

Les avant-postes qui étaient placés à trois ou quatre kilomètres des tranchées étaient sur le qui-vive. A tout moment il fallait arrêter des troupes ou des voitures militaires. Le mot d'ordre était demandé chaque fois.

25 Août. – Les régiments d'infanterie ayant combattu à Charleroi, repassent le matin, en ordre, ramenant les blessés. Les troupes sont fatiguées et ont l'espoir qu'elles vont se reposer dans des cantonnements voisins. Elles sont satisfaites de se voir sous les canons des forts, dès qu'elles ont franchi les avant-postes tenus par les territoriaux.

Il passe notamment des régiments d'infanterie de réserve de Saint-Quentin et Laon.

Vers 10 heures du matin, une explosion considérable nous apprend que le génie vient de faire sauter le pont de Marpent.

Le soir à 7 h. $\frac{1}{2}$, l'on assiste à une lutte d'artillerie vers Damousies et Solre. Du camp retranché, l'on remarque les éclatements de shrapnells qui, dans le crépuscule, se révèlent par des sortes d'éclairs.

Le canon tonne toute la nuit.

Sur la grand route de Maubeuge à Cousolre, vers Colleret, une sentinelle double du 1^{er} territorial, reçoit la visite d'une automobile montée par cinq hommes, dont l'un semble habillé en soldat anglais.

La sentinelle ayant laissé approcher imprudemment la voiture, ses occupants sautent sur les territoriaux, l'un de ceux-ci est blessé, l'autre est enlevé dans l'auto.

L'on retrouve sur place une carte d'Etat-Major éditée en Allemagne, comme en possédaient les envahisseurs.

Dès le 25 août, l'on peut considérer la Place comme complètement investie. De chaque côté du camp retranché s'écoulaient des masses énormes de troupes allemandes, suivant de près les armées franco-anglaises battant en retraite et qui combattent néanmoins tout en s'éloignant vers le sud.

Les troupes constituant le corps de siège prennent sans tarder position autour de la place.

L'armée allemande devant Maubeuge

La Place fut investie par le VIIe corps d'armée de réserve commandé par le général von Zwehl (1). Ce corps appartenait à la 2^e armée (général von Bulow). Les hommes étaient des Westphaliens et des Rhénans. Une brigade de cavalerie et les troupes spéciales d'un corps de siège (aux ordres du général d'artillerie von Steinmetz) venaient s'ajouter au VIIe corps.

Le Kaiser était représenté par son neveu, le prince Frédéric Léopold de Prusse (2), qui le renseignait sur les événements. Le prince d'Anhalt assistait également aux opérations.

Après la sortie fameuse du 1^{er} septembre, qui bouscula sérieusement les Allemands, une division de la garde prussienne, sous les ordres du général von Harbou, fut rappelé du Sud pour renforcer les assiégeants.

En résumé, l'armée de siège comprenait 60 à 65.000 hommes.

L'on a pu relever dans un seul cimetière aux environs de Maubeuge, des Allemands tués au cours du siège et appartenant à 14 régiments d'infanterie, un bataillon de chasseurs, 4 régiments de cavalerie, 3 d'artillerie et 6 compagnies de génie.

Toutes ces troupes étaient excellentes, elles furent retenues par des territoriaux pendant que se déroulait la phase décisive de la bataille de la Marne.

Notons que le général von Steinmetz fut tué quelques semaines plus tard devant Reims et que le général von Harbou, blessé le 10 septembre à Saint-Quentin, mourut peu après à Laon.

(1) Il logeait à Binche, avec son Etat-Major, pendant le siège.

(2) Logeaient à Mons

L'artillerie allemande

Les Allemands disposaient de nombreuses batteries de 77 de campagne qui arrosèrent généreusement l'ensemble du camp retranché au cours du siège.

A ces canons, pas bien terribles parce que les artilleurs faisaient éclater leurs obus à une trop grande hauteur au début de la guerre, les Allemands possédaient dans leurs parcs de siège les canons suivants autrement dangereux :

Canon de 13 (modèle 1910).

Obusier de 15 (modèle 1913).

Mortier de 21 (modèle 1910).

Mortier de 28 (modèle 1912).

Mortier de 42 (modèle 1914), sur voie ferrée.

Le mortier de 21 centimètres devait avoir facilement raison des forts anciens de Maubeuge, surtout quand il tirait à fusée retardée ; mais que dire des deux derniers engins, très perfectionnés et d'un calibre auquel on ne s'attendait guère et qui pulvérisaient les maçonneries les meilleures.

Devant ceux-ci, rien ne pouvait résister. Les forts modernes en béton de Liège et de Namur n'avaient tenu que quelques jours et avaient été complètement bouleversés. Notre fort moderne de Manonviller n'avait résisté que deux jours.

L'artillerie allemande était renforcée par des pièces automobiles autrichiennes de 305 m/m, construites par les usines Skoda, en Bohême. Chaque pièce était transportée sur route au moyen de trois trains Renard remorqués par un puissant tracteur. L'un des trains portait le tube-canon et son frein, un autre portait l'affût, et le troisième les accessoires (grue, etc.). Chaque train comprenait en outre deux ou trois voitures pour le personnel et les munitions.

La pièce de 42 centimètres lançait à 14 kilomètres un obus pesant 932 kgs, don 70 kgs de tolite.

La pièce autrichienne de 305 m/m tirait un obus de 795 kgs à une distance analogue.

Sorties de la Garnison

26 Août. – La réserve générale reçut l'ordre de faire une sortie au Nord de Maubeuge, de pénétrer en Belgique dans la direction de Givry et de détruire le chemin de fer vicinal d'Aulnois à Mons. Les troupes quittèrent les cantonnements à cinq heures du matin. Deux heures plus tard, la frontière belge était franchie sur trois colonnes.

La colonne de gauche forte de trois bataillons des 31^e et 32^e Régiments d'infanterie coloniale, était sous les ordres du lieutenant-colonel François. Elle eu dix tués et vingt blessés dont le lieutenant Bernard (1). La colonne du centre commandée par le lieutenant-colonel Bruno, du 345^e, comprenait un bataillon du 145^e, un peloton du 46^e chasseurs, le 345^e et quelques batteries du 41^e d'artillerie. Le colonel Strasser, du 145^e, commandait la colonne de droite formée de deux bataillons du 155^e et un peloton du 46^e chasseurs.

Nos troupes prirent contact avec les Allemands vers Givry où entra le 145^e. Quelques jours auparavant, les Anglais s'étaient battus à cet endroit avec les Allemands, au cours de la bataille de Mons.

Des avions ennemis ayant survolé les emplacements des troupes, il fallut déplacer celles-ci rapidement pour éviter les obus qui ne tardèrent pas à tomber, mais dans le vide. Nos pièces, qui avaient été tenues en réserve à Bettignies, firent alors cesser le feu des canons allemands, installés en direction de Mons.

Les troupes du camp retranché recevaient le baptême du feu et étaient quelque peu émotionnées par les rafales d'artillerie, elles reprirent leur calme dès l'apparition du drapeau du 155^e que le colonel Strasser avait fait déployer.

(1) Le sergent-major Mobuleau, de la 17^e Compagnie du 31^e Colonial fut cité à l'ordre du jour pour sa bravoure. Il entraîna ses réservistes peu aguerris à travers un village occupé par l'ennemi.

La colonne du centre se porta jusqu'à Bonnet et la compagnie 1/5 du génie opéra la destruction des ponceaux sur la Trouille.

Les chasseurs à cheval ne restèrent pas inactifs, pendant qu'un peloton éclairait la marche de l'infanterie, un autre poussait une reconnaissance vers Croix-les-Rouveroy, Givry et Bougines. La région où se déroulaient les opérations était très vallonnée et coupée de bosquets. C'était le Borinage avec ses usines et ses terris.

Vers dix heures du matin, une patrouille commandée par le chasseur Couillet (de la région de Lille), fut envoyé dans la direction d'un bosquet, à l'ouest du village de Quiévy-le-Grand, pour surveiller un ravin. Couillet, très brave, aperçut des dragons ennemis et lança immédiatement sa monture dans leur direction. Les Allemands se garèrent au passage de Couillet qui revint sur ses pas, mit pied à terre et tira trois coups de mousqueton qui abattirent un cheval et blessèrent deux cavaliers. Un cheval s'enfuit au galop dans la campagne.

Cette affaire attira une patrouille de la 11^e compagnie du 145^e commandée par le caporal Phellion (actuellement sergent aux sapeurs-pompiers de Lille) qui prévint de suite ses chefs pour les mesures à prendre.

L'un des cavaliers, atteint à la nuque, était le fils du Prince de Saxe-Meiningen, âgé de vingt ans, l'autre était un sous-officier de dragons. IL était blessé aux reins et parlait correctement le français. Il expliqua qu'il accompagnait son chef, le sous-lieutenant, parti en reconnaissance et qu'il avait travaillé à Jeumont. Il demanda qu'on ne fit pas de mal au Prince, annonçant qu'il avait beaucoup d'argent.

Une ambulance arriva avec des brancardiers. Le Prince était dans le coma, on soigna les deux blessés qui furent transportés à l'hôpital temporaire de la route de Mons. Malgré l'opération du trépan, le Prince mourut et fut inhumé avec les honneurs militaires au cimetière de Maubeuge après un service religieux célébré au temple protestant.

Les troupes du camp retranché furent informées de l'évènement, ce qui augmenta leur enthousiasme.

Couillet fut cité à l'ordre du jour de la place et reçut la médaille militaire après la guerre.

Le soir du 26 août, une section du 4^e territorial en petit poste au nord de Villers-Sire-Nicole, recule à l'arrivée des uhlans. Le sergent-major Pezin Auguste, de passage près de là, reprend la position avec quelques hommes, tue deux chevaux et fait un prisonnier. Pezin et ses braves sont cités.

27 Août – Une reconnaissance du 145^e fut effectuée vers La Longueville dans le but de savoir si le village et les bois voisins étaient occupés par l'ennemi et avec quelles forces.

La compagnie du capitaine Bailly occupa le village en refoulant les Allemands. Nous eûmes quelques blessés. L'adjudant Delamonica et le sergent Charles se distinguèrent au cours de la sortie. Le capitaine Tourneur, qui devait rester en réserve avec la 12^e compagnie, obtint de prendre part à l'action. Il occupa la lisière sud des Mottes et prépara une position de repli pour les compagnies engagées à La Longueville. Un facteur étant venu signaler des travaux de terrassement vers Wattignies-la-Victoire, les canons de Bourdieu tirèrent la nuit sur les ouvrages en construction.

Ce même jour, l'on vit passer au-dessus de Collet de nombreux avions allemands se dirigeant vers le sud. Pendant la nuit, une batterie de la ferme d'El-Basse, canonna des convois allemands en marche sur Hergnies.

28 Août – Une reconnaissance du 345^e vers Wattignies ne rencontra pas l'ennemi. Une autre du 145^e accompagnée d'artillerie suivait au même moment la route d'Avesnes et fouillait le Bois Leroy. Elle signala de l'infanterie ennemie à Dimechaux et Floursies et rentra dans le camp retranché en poussant devant de nombreux bestiaux.

Le fort de Boussois fut chargé de détruire le pont de Soire-sur-Sambre. Le pont réparé fut encore détruit.

Les Allemands commencent le bombardement

29 Août. – A 13 heures précises, les Allemands ouvrent le feu sur le camp retranché, les obus tombent sur la ville où des incendies s'allument. Le premier atteint le collège ; l'on doit prendre les précautions qui s'imposent, en particulier l'ambulance installée dans le collège est évacuée sur l'hôpital.

Les pompiers de la ville commencent leur besogne avec un dévouement admirable.

Le tir allemand est dirigé sur la porte de France où se trouve le gouverneur. Le quartier ne tardera pas à être fort éprouvé.

Le fort de Boussois a reçu des obus dès l'ouverture du feu. Dans la première journée, il tombe sur le fort 740 projectiles. Il n'est pas possible de répondre efficacement aux batteries allemandes dont certaines sont très éloignées. L'on ignore leur emplacement et l'on manque d'aéroplanes pour les repérer.

Par contre, les journées claires et ensoleillées permettent à l'ennemi de voir de très loin les forts aux profils géométriques, juchés sur des éminences. Ces forts ont d'ailleurs été bien repérés du temps de paix par l'ennemi qui se présente avec un plan d'attaque établi d'avance. Les pièces de la tourelle de Boussois tirent néanmoins sur les objectifs, tels que groupes d'ennemis, qui paraissent dans la plaine.

Le maréchal des logis Hotte et le canonnier Pruvost vont d'eux-mêmes en direction de Jeumont pour découvrir des batteries. Ils arrivent près de l'une d'elles, ne peuvent s'empêcher de tirer sur l'ennemi avec leurs mousquetons, mais sont atteints par les balles allemandes. Pruvost est tué, mais Hotte, bien que blessé à la tête, rapporte le renseignement.

L'attaque allemande se dessine sur la partie la plus faible de la ligne des forts, où une trouée de 4 kilomètres existe face à la Belgique entre Boussois et Salemagne.

Le bombardement de ce secteur s'intensifie, les grosses pièces allemandes tirent sans relâche, l'on devait apprendre plus tard que des batteries étaient installées à Givry, Merbes-le Château, Rouveroy, Cousorle. D'autres, plus rapprochées, étaient à Erquelines (deux), aux sources de la Trouille (une), à la Noire-Bouteille (une), à Vieux-reng (deux), etc...

A treize heures, un obus est tombé sur la Salemagne qui en reçoit 386 le premier jour. Le puits est démoli et la garnison va connaître la soif. Une section du 145^e prend part à une reconnaissance au Nord de la Place sous les ordres du lieutenant du génie Sarraz-Bournet qui est cité à l'ordre de la Place pour son sang-froid et son courage. L'adjudant Leveau et le soldat Duchateau sont grièvement blessés au cours de l'expédition. Le lieutenant Sarraz-Bournet devait se distinguer encore en plusieurs circonstances.

Le caporal Delvaux Edmond, du 4^e territorial, excite l'admiration de tous par sa crânerie en portant des ordres sous les obus. Le Gouverneur craignant une attaque brusquée à la Von Sauer, adresse la proclamation suivante :

" On doit s'attendre à être attaqué cette nuit. Que chacun reste vigilant et calme. Les obstacles que nous avons accumulés sur la zone de défense sont solides. L'ennemi doit venir s'y briser, car derrière ces obstacles nous avons tous la volonté de vaincre.

" Soldats, ayez confiance et courage. La France a les yeux sur nous. Soyons les dignes successeurs des combattants de 1793 et que Maubeuge soit, encore une fois, une digue infranchissable pour le flot des envahisseurs. Vive la France".

Le même jour, un petit poste est attaqué à Villers-Sire-Nicole. Il est secouru par un détachement de sapeurs téléphonistes du 4^e territorial.

Un clairon est tué. Le lieutenant Rolland et trois sapeurs sont blessés. Ces sapeurs sont cités à l'ordre de la Place et le lieutenant proposé pour la Légion d'Honneur.

Le 145^e d'infanterie de la réserve générale va s'établir en cantonnement d'alerte à Assevant et à la glacerie de Boussois, mais des tirs d'obus de gros calibre l'obligent à de fréquents déplacements.

La supériorité de l'artillerie allemande en calibre, portée, et nombre de pièces, se révèle de plus en plus aux yeux de tous. Pendant ce temps, le 345^e tout entier est occupé à des travaux de défense au faubourg Mons.

30 Août. – Les bombardements continuent et s'étendent au fort de Cerfontaine qui reçoit un obus par minute. Les pièces sont du calibre minimum de 21 centimètres, ce qui fait que le fort reçoit en un jour 150 tonnes de projectiles.

Toutefois le tir du début est mal ajusté par suite de la présence de nos avant-postes placés très loin en avant de la ligne de défense. Ceci gêne les observateurs. Les obus tombent à la gauche du fort.

Le tir ne sera rectifié que le lendemain, sans doute grâce au service d'espionnage ennemi.

La tourelle de 155 tire sans relâche sur tous les objectifs qui se présente à sa vue.

Les obus tombent maintenant sur l'arsenal de Falize. Le service du parc y devient très difficile.

Le Général Fournier a envoyé aux commandants des cinq secteurs l'ordre suivant :

"Le Fort de Boussois a subi aujourd'hui un bombardement violent. Le Commandant du fort rend compte que le moral de la garnison est excellent et que le fort peut tenir encore longtemps. Honneur aux braves du fort de Boussois qui, les premiers, ont supporté le choc de l'ennemi. Informez-en tous les forts et ouvrages et communiquez aux troupes."

Un peu après minuit, une attaque semblant devoir se produire, les troupes sont alertées, elles sortent de leurs abris, et garnissent les tranchées. La garnison de l'ouvrage de Ferrière-la-Petite qui est à son poste de combat tire dans la nuit sur les défenseurs des tranchées voisines qui viennent occuper les positions prescrites.

Vers deux heures du matin, un bombardement oblige tout le monde à rentrer dans les abris.

Pendant ce temps, un bombardement atteint le centre de résistance de Boussois. Toute la réserve générale se trouve à pied d'œuvre. Vers 22 h.30, des territoriaux se voient obligés de quitter leurs tranchées. Ils refluent vers Maubeuge à travers un brouillard opaque et sous la violence assourdissante du bombardement. Des éléments tirent même les uns sur les autres. Le 3^e bataillon, commandant Chaillot, reprend les positions abandonnées sous le feu. La compagnie Dhur, qui est en tête, traverse le village de Boussois avec un élan superbe sous un feu d'artillerie intense.

Les territoriaux reviendront le lendemain matin reprendre leur place.

Sont cités à l'ordre du jour : les commandants Chaillot et Rauch, le capitaine Dhur et le lieutenant Massonneau, tous du 145^e.

31 Août. – Le 345^e qui a été alerté la veille et s'est placé en soutien près d'Assevant, reçoit le matin l'ordre de regagner son cantonnement de Sous-le-Bois.

Les obus le suivent et il échappe en prenant des chemins détournés.

Sous-le-Bois est d'ailleurs bombardé depuis le 29 par des obus de gros calibre qui tombent dans la partie sud du village, vers la Sambre.

Dans la nuit, un obus tombe sur la réserve de cartouches du régiment, parquée dans les tôleries. Plusieurs voitures sont démolies, des caisses de munitions sont éventrées. Malgré tout, la sentinelle préposée à la garde du train de combat, reste à son poste.

Les cantonnements du régiment doivent être changés.

Le tir dirigé sur l'arsenal de Falize y cause un incendie. Sous le bombardement, les provisions d'obus et les caisses de mélinite sautent dans un bruit assourdissant. C'est un gigantesque feu d'artifice.

Les maisons du voisinage sont naturellement atteintes. Vers 4 heures du matin, le tir change de direction, sans doute parce que les Allemands jugent l'arsenal détruit.

Les pompiers de Maubeuge viennent avec l'autopompe, sous les ordres de leur capitaine Fiévet éteindre les incendies.

Au fort de Boussois, le capitaine du génie Keim, officier énergique qui commande le fort, est renversé par un projectile. Il reste évanoui pendant plusieurs heures sous la commotion. Le capitaine Thabard, du génie, le remplace.

On abat le soir deux cheminées du faubourg Saint-Lazare. Elles semblaient servir de repère au tir allemand.

1^{er} Septembre. – Le bombardement du secteur attaqué et des agglomérations, est toujours plus intense.

Ce même jour va voir le plus haut fait d'armes du siège.

Le Gouverneur décide de tenter une sortie pour détruire les batteries de grosses pièces qui sont installées maintenant entre Jeumont et Grandreng.

Toute la réserve générale (145^e, 345^e, 31^e colonial, trois batteries de 75) prend part à la sortie, appuyée à gauche (au Nord de Villers-Sire-Nicole) par un bataillon territorial et un bataillon de douaniers et à droite (sur la rive droite de la Sambre) par un bataillon territorial.

La colonne de droite est formée du 145^e, avec deux batteries du 41^e d'artillerie sous les ordres du colonel Strasser. Elle se déploie en direction de Jeumont.

La colonne de gauche, sous les ordres du lieutenant-colonel François, est composée des deux bataillons du 31^e colonial, des deux bataillons du 345^e avec une batterie du 41^e d'artillerie. Elle part en direction du Vieux-Reng et de Grandreng.

Les Allemands sont fortement retranchés et soutenus par des lignes de mitrailleuses.

L'attaque a lieu en plein midi. Le 145^e, parti de la patte d'oie d'Assevant, doit traverser, pendant 8 kilomètres, un terrain découvert où, aussitôt signalé, il reçoit une pluie de projectiles de tous calibres qui tend à lui barrer le passage.

Le sergent-fourrier Jean Bertrand tombe un des premiers.

De notre côté, la préparation d'artillerie a été nulle et le régiment n'est pas soutenu, puisque toute la réserve est occupée à l'attaque sur un front très vaste. Malgré tout, certains éléments arriveront près du but. Les bataillons Rauch et Chaillot sont en première ligne. Le premier dépasse nos tranchées près de Boussois, le second les franchit au Fagnet.

Le bataillon Fourmont est en seconde ligne à la disposition du colonel.

Les batteries de 75 essaient de se placer dans les jardins du village de Boussois, leur action sera sans influence sur l'issue de la journée. L'artillerie des forts et des batteries n'apporte qu'une aide insuffisante.

Quand le régiment passe nos tranchées, l'entrain est tel que des territoriaux qui les occupent, s'élancent avec leurs camarades de l'active.

Le bataillon de Rauch atteint Marpent, où les mitrailleuses ennemies, placées aux étages des maisons, l'arrêtent.

A ce moment, un vide se produit entre les deux bataillons, et le capitaine Danzel d'Aumont doit lui-même rétablir la liaison. Le bataillon Chaillot, qui doit traverser un terrain absolument nu, subit de fortes pertes par les obus. L'on opère par bonds comme à l'exercice.

La compagnie Dhur perd en deux heures le cinquième de son effectif, les autres compagnies le quart.

Le capitaine Tourneur est tué à la tête de ses hommes en donnant un superbe exemple de sa valeur. Le capitaine Galache, les lieutenants Testard et Durieux sont blessés. Les mitrailleuses allemandes clouent le bataillon Chaillot sur place.

Le bataillon Fourmont, envoyé vers la gauche, est fortement atteint. En quelques minutes le capitaine de Vitasse, le lieutenant Wallet, les sous-lieutenants Troussseau et Mussault sont blessés. A quatre heures, une salve d'artillerie de tous calibres dont du 420, balaie le terrain et renverse les unités, y compris le colonel et son état-major.

L'on se bute à une ligne de mitrailleuses et de tireurs abrités derrière des boucliers. Il est impossible d'aller plus loin. L'ordre de repli est donné au régiment qui a perdu 400 hommes en quelques heures et est arrivé néanmoins à quelques centaines de mètres des objectifs, grâce à sa parfaite connaissance du terrain.

Les actes d'héroïsme sont extrêmement nombreux. Citons seulement le soldat Fanion, de la 10^e compagnie qui, blessé à mort, crie : "*Ça ne fait rien, en avant, vive la France !*".

Le médecin major Dickson, le capitaine Danzel d'Aumont, adjoint au colonel, le lieutenant Derveaux et ses téléphonistes, tout le monde a eu une conduite admirable.

Voyons maintenant ce qui se passait à la colonne de gauche. Celle-ci avait été dirigée sur le moulin de l'Hôpital, à 500 mètres au Nord d'Elesmes.

Le 31^e colonial débouche de Salemagne en direction de Vieux-Reng. On lira plus loin dans un acte spécial, l'admirable conduite des marsouins qui chargèrent à la baïonnette, leurs clairons sonnait la charge et qui perdirent 50 % de leur effectif en quelques heures.

Un bataillon du 345^e, commandant Lemaire, était placé à la droite du 345^e, pour attaquer Grandreng.

L'autre bataillon, commandant d'Ivry, se portait alors à la ferme de la Salemagne.

Le bataillon Lemaire est d'abord retardé dans sa marche par les haies et les clôtures en fil de fer. Il traverse ensuite rapidement la route de Vieux-Reng à Jeumont, où le terrain est découvert et ne reçoit que les feux inefficaces d'une batterie de 77 et celui d'un peloton d'infanterie ennemie.

Avant d'entrer à Grandreng, des patrouilles sont envoyées. L'une d'elle signale l'arrivée d'un bataillon allemand dans le hameau de Pont-à-Noix. Aucune préparation d'artillerie n'est faite pour aider le 345^e.

Au moment d'attaquer, l'ordre de repli est donné. Les coloniaux viennent d'être décimés dans une attaque fougueuse sur Vieux-Reng. Le lieutenant-colonel François, du 31^e, qui commandait la colonne, a une cuisse cassée par une balle. C'est le lieutenant-colonel Bruno, du 345^e, qui le remplace. Toute la colonne de gauche s'arrête devant Salemagne pour défendre la position en vue d'un retour offensif allemand qui ne se produit pas.

A 20 heures, l'on rentre dans les cantonnements.

Les coloniaux étaient arrivés à 250 mètres des pièces.

La surprise avait été complète chez les Allemands, dont un moment les fantassins s'étaient retirés, laissant à leurs canons le soin de former les barrages. L'on dut faire passer dans les rangs allemands que le Prince Frédéric-Léopold de Prusse se mettait à la tête des troupes, pour que celles-ci repartent en avant afin de reprendre les positions abandonnées.

Un officier allemand avouait, lors de la reddition, qu'un effort supplémentaire d'un quart d'heure, aurait tout fait abandonner par les Allemands.

Un résultat certain, fut que le commandement allemand demanda de suite des renforts et qu'il lui fut envoyé une division supplémentaire commandée par le général von Harbou.

Un autre résultat fut que les grosses pièces se turent pendant quelques jours, ce qui indique que les Allemands craignant une nouvelle attaque, déplacèrent les batteries qui leur semblaient les plus exposées.

Les troupes nouvelles vinrent surtout occuper Jeumont pour être en mesure de soutenir l'artillerie. Le Général Fournier, qui s'en doutait, fit ouvrir le feu de toutes les batteries voisines sur la commune à minuit.

Le feu intense fit perdre beaucoup de monde aux Allemands. Cette opération constitua une représaille pour la localité où le 145^e était tombé dans un guet-apens la veille. En effet, lors de l'arrivée de nos soldats, les habitants s'étaient bien gardés de dire que l'ennemi se trouvait dans la commune et l'un d'eux, interrogé par un officier français, avait répondu : "*Il n'y a personne dans la ville, vous pouvez avancer tranquillement*".

Jeumont renfermait beaucoup d'espions. Dans ses environs se trouvaient des plates-formes prévues du temps de paix pour les grosses pièces allemandes.

L'on trouva au cours du siège, un fil téléphonique souterrain reliant Maubeuge à Jeumont, dans une usine dont le directeur était Allemand et qui fournissait la force électrique à Maubeuge par un câble souterrain.

2 Septembre. – Le bombardement reprit sur les ouvrages du secteur attaqué : Bersillies, la Salemagne, le Fagnet et Boussois. Les ouvrages de Rocq et de Cerfontaine continuèrent à être bombardés à une cadence régulière. Le fort de Bourdieu reçut également des obus.

Des avions allemands survolent la ville, les bombardements se font plus précis sur Maubeuge, sur le hangar aux dirigeables, la gare, etc... Aux batteries de Rocq, artilleurs des 1^{er} et 3^e régiments à pied et fantassins du 1^{er} territorial opposent une belle résistance. Le sous-lieutenant Pollet, le maréchal des logis Brisset, tous deux du 3^e, sont cités. Le brigadier Georges Petton, du même régiment, est blessé grièvement au moment où sa pièce est prête à faire feu. Il dit alors : "*Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir été blessé avant de tirer, courage, mes amis, la France gagnera*".

Le maréchal des logis Desse Auguste, l'artificier Léon Vitaux, tous deux du 1^{er} régiment d'artillerie, se distinguent également.

Le lieutenant Rolinde de Beaumont, du 1^{er} territorial, donne le plus bel exemple de sang froid à la tête des mitrailleuses.

Le fort de Cerfontaine, bombardé avec des pièces de 21 à 28 centimètres, est très endommagé. Mais le tir allemand ne fait d'abord que retourner la terre et détruire les maçonneries visibles. L'ennemi emploie alors des obus à fusée retardée qui traversent les épais parapets en terre, pour venir éclater au contact des voûtes en maçonnerie. Une de celle-ci s'effondre en recouvrant une demi-section du 1^{er} territorial.

Il en résulte une panique dans la garnison qui ne se sent plus à l'abri. Le capitaine du génie Oudéa sut maintenir sa troupe. Il ne devait évacuer le fort que plus tard, sur l'ordre du Gouverneur, et la compagnie d'infanterie qui s'y trouvait, devait s'établir dans des tranchées à l'arrière du fort (1).

(1) Furent cités à l'ordre du jour de la place : le capitaine du génie Oudéa, commandant du fort ; le capitaine Métifeu, du 1^{er} territorial ; le lieutenant Morel, du même régiment ; le lieutenant Mery, du 1^{er} d'artillerie ; l'aide-major Audion ; le médecin auxiliaire Jarreau. Le sergent Plankaert ; l'adjudant Martinet ; le soldat Averbek, tous trois du 1^{er} territorial. Le sergent Voisin, de la compagnie 1/6 du génie, et le sapeur Vermelinger.

Des actions d'éclat remarquables eurent Cerfontaine pour théâtre. Un gros obus étant tombé sans éclater sur le parapet d'un retranchement qui abritait 50 hommes, un adjudant le saisit et le jette dans le fossé où il éclate avec un bruit formidable.

Un cycliste qui portait un ordre du Gouverneur, arrive sous la mitraille près du capitaine Oudéa. C'est un jeune homme, qui descend de bicyclette, tire un pli de sa poche et le remet au commandant. Celui-ci remarquant sa pâleur lui dit :

" Vous êtes blessé ?"

"Non, je suis mort."

Répond ce jeune héros dont personne n'a retenu le nom et qui tombe aux pieds du capitaine Oudéa pour ne plus se relever.

La coupole en fonte dure pour deux pièces de 155 m/m, qui avait tiré sans arrêt, est mise hors d'usage.

Une reconnaissance du 32^e colonial sur Beaufort incendié ne rencontre pas l'ennemi qui s'était retiré.

Le canon ne cesse pas de tonner, même la nuit.

3 Septembre. – Les bombardements continuent avec la même intensité. L'ennemi profite des nuits pour se rapprocher. Le Conseil de guerre fait fusiller dans le bois des Bons-Pères le nommé Raoul Dessale, 17 ans, habitant Recquignies, qui avait indiqué aux Allemands l'emplacement des batteries françaises. Avant de mourir, il avait avoué son crime.

En avant du fort des Sarts, le caporal Sérourard, du 4^e territorial, capture un motocycliste allemand.

Le Général Fournier envoie alors par pigeon le télégramme suivant au Ministre de la Guerre et au Grand quartier général :

"Bombardement continué sur tout le front Est et Nord de Maubeuge. Fort de l'Arsenal en partie détruit. Des avions indispensables absolument pour découvrir batteries ennemies. Poste radiotélégraphique appelle Tour en vain depuis ce matin".

Le 4 Septembre n'apporta pas de changement. Le fort de Boussois est maintenant attaqué par des lances-mines. La compagnie 11/2 du génie qui l'occupe, repousse plusieurs attaques allemandes. Le sous-lieutenant Verner, âgé de vingt-trois ans, polytechnicien d'hier, fait preuve d'une énergie et d'un courage remarquables. Il tombe à la tête de la quatrième section qui perd le quart de son effectif en repoussant une attaque allemande.

Le Conseil de guerre condamne à mort le forgeron Strimelle, de Boussois, accusé d'avoir renseigné l'ennemi sur nos mouvements par pigeon voyageur. Il devait être fusillé le 7.

Des combats d'infanterie se livrent, acharnés, depuis la route de Paris à Bruxelles, jusqu'à Cerfontaine.

L'ouvrage du Fagnet occupé par la 14^e compagnie du 2^e territorial, renforcée par deux sections de marsouins, tombe aux mains de l'ennemi.



Le maire invite alors les concitoyens à évacuer la ville et à partir pour Hautmont et La Longueville. La population quitte la ville sous les obus en emportant ce qu'elle peut.

Au cours de la journée, les forts de Boussois, de Cerfontaine et des Sarts sont bombardés furieusement. Celui de Cerfontaine est évacué.

Le télégramme suivant est alors envoyé par le Gouverneur au Ministre de la Guerre :

"Forts des Sarts, Boussois, écrasés, ouvrages intermédiaires rendus intenables par artillerie de siège extrêmement puissante qui ruine tous les abris, impossible à l'infanterie de marcher et même tenir sous ce feu. Zone principale de défense devenue sans valeur sur moitié périmètre. Noyau central bombardé plusieurs nuits. Nombreux incendies, hôpitaux pleins, télégraphie sans fil anéantie, la nuit dernière. Situation extrêmement critique".

Le Gouverneur fait rassembler les drapeaux de la garnison. Ils sont au nombre de neuf, ce sont ceux des 145^e et 345^e d'infanterie, des 31^e et 32^e colonial, des 1^e, 2^e, 3^e et 4^e territorial et enfin celui du 1^{er} régiment d'artillerie à pied.

6 Septembre. – Le lendemain, à 7 heures du matin, les drapeaux sont brûlés dans le jardin du Pavillon, près de la caserne Joyeuse, en présence d'un piquet de marsouins qui rend les honneurs.

Le capitaine Prévost commande la cérémonie qui émotionne fortement les assistants.

Ce même jour, les Allemands bombardent la ville avec des obus incendiaires. Bombardé sans relâche depuis le début par de l'artillerie du plus fort calibre, le fort de Boussois finit par succomber le 6 septembre.

Déjà, la veille, les Allemands s'étaient rapprochés à 100 ou 150 mètres du fort et de là lançaient des mines qui rendaient intenables les parapets.

Des soldats français ayant été faits prisonniers le matin, à 5 h30, dans une tranchée voisine, un capitaine allemand se servit d'eux comme bouclier pour s'approcher de la porte du fort.

Le lieutenant qui commandait commit la faute impardonnable d'ouvrir la porte par où pénétrèrent les Allemands. Le capitaine Thabard fut fort surpris de voir l'ennemi maître de son fort. Les Allemands hissèrent de suite un drapeau au paratonnerre et installèrent sur les parapets deux postes d'observation d'artillerie.

Pendant que les Allemands occupent le fort, leurs batteries continuent leurs bombardements.

A Maubeuge, le quartier de la Porte de France est en flammes.

Les Allemands s'avancent alors dans la vallée de la Sambre. Ils entrent dans Recquignies dont les défenseurs doivent se réfugier dans le bois des Bons-Pères, où ils se retranchent. Au Nord, ce qui reste des 145^e, 345^e et 31^e colonial est refoulé. Le village d'Elesmes est emporté par l'ennemi. Assevant doit lui-même être évacué. Nos troupes se retirent sur la Porte De Mons en défendant le terrain pied à pied. Le Faubourg de Pont-Allant est le théâtre d'exploits magnifiques de la part de nos troupes qui ne peuvent plus être appuyées par notre artillerie dont les pièces sont hors service.

Le commandant Fourmont, du 145^e, s'élance un fusil à la main sur les batteries et les mitrailleuses ennemies. Il tombe criblé de balles. Le médecin-major Dickson déploie la plus grande bravoure pour sauver des blessés.

Le 345^e est fort éprouvé. Les commandants Lemaire et Richard d'Ivry sont mortellement atteints.

Le général Ville déploie une énergie sans égale et continue la résistance. En prévision de la fin prochaine de la Place, le Gouverneur fait brûler les archives, détruire les approvisionnements et donne ordre de faire sauter les poudrières.

Les forts de Boussois, des Sarts, de Cerfontaine sont aux mains de l'ennemi. Les derniers éléments territoriaux placés près de Rocq doivent reculer. La 23^e compagnie du 4^e territorial,

commandée par le capitaine Lossignol, tient encore avec énergie. Le lieutenant Scott de Martinville est tué. Le caporal Maréchal Henri, agent de liaison, fait preuve de grande énergie sous les bombardements.

Les troupes, sauf une garnison qui défend le noyau central, reçoivent l'ordre de se replier sur Haumont. La poudrière de Rocq saute, celle de Falize est détruite au milieu d'un fracas épouvantable. D'énormes blocs de maçonnerie sont projetés au loin. Les restes de l'arsenal brûlent. Le soir, des ordres sont donnés pour faire partir la garnison sur Lille et Dunkerque en essayant de faire une percée vers l'ouest.

Certaines troupes sont désignées pour défendre le terrain sur place jusqu'au dernier homme afin de favoriser le départ de leurs camarades. C'est le cas du 3^e bataillon du 2^e territorial qui doit défendre le bois Castiau entre Ferrière-la-Grande et Ferrière-la-Petite. Toute la nuit le génie travaille. Une inondation a été tendue dans la vallée de la Solre.

Les artilleurs et les mitrailleurs déculassent leurs pièces pour les rendre inutilisables. Dans les observatoires d'artillerie, les téléphones sont enlevés.

Il faut bien reconnaître qu'une percée aurait demandé une préparation minutieuse et ne pouvait être improvisée. L'on ne disposait plus que de 6 pièces de 75, sans train de combat. La garnison se sera de suite heurtée, non seulement aux troupes de siège, fortement pourvues de cavalerie, mais encore à toutes les unités qui déferlaient vers Paris et couvraient toutes les routes de la région.

Aussi, au milieu de la nuit, des ordres inverses arrivent. L'on doit continuer à combattre en défendant le terrain pied à pied. Les artilleurs recherchent les culasses et les remontent.

7 Septembre. – Le combat reprend au petit jour. Les Allemands essaient de déboucher du fort de Cerfontaine, ils sont refoulés par notre artillerie et les territoriaux de la 10^e Compagnie du 2^e Régiment.

Les communications entre Maubeuge et les différents secteurs sont devenues impossibles par suite des bombardements. Les lignes téléphoniques sont coupées.

Conformément aux premiers ordres donnés, des détachements de Recquignies, Rousies, Cerfontaine et Ferrière essaient de gagner Haumont. L'ennemi s'en aperçoit et dirige ses feux sur les routes utilisées ; il tend à s'approcher des remparts de Maubeuge défendus par deux compagnies du 145^e et est repoussé.

Quelques compagnies du 345^e sont alors refoulées sur le hameau de l'Ouvrage et assaillies par un feu d'artillerie ennemie.

Les diverses unités du régiment sont dispersées et ne peuvent se réunir.

Le fort Leveau est bombardé furieusement par les grosses pièces autrichiennes et les pièces allemandes, beaucoup de ses défenseurs périssent sous ses ruines.

Le Gouverneur a jugé impossible la percée qu'il avait envisagée vers Valenciennes, la ligne de défense est brisée à l'Est ; l'ennemi progresse de plus en plus, il est près des glacis de la ville et avance vers l'Ouest. La prise du fort Leveau ne laisse plus d'espoir de résister.

Les troupes mobiles du général Ville, refoulées et bousculées au Nord-Ouest de Maubeuge, sont en lutte avec des forces allemandes considérables. Certains groupes sont obligés de mettre bas les armes.

Le Gouverneur se décide à entrer en relations avec le général allemand pour traiter la reddition de la place.

A midi il fait hisser le drapeau blanc sur la tour de l'Eglise et envoie le capitaine Grenier, de son Etat-Major, porter la lettre ci-après :

" Maubeuge, 7 septembre 1914.

"Le Général Gouverneur de Maubeuge, au Général commandant les troupes du siège.

"Je demande une armistice de 24 heures pour enterrer les morts et discuter de la reddition de la place".

"FOURNIER"

Le capitaine part à cheval, en grande tenue, suivi d'une trompette, porteur d'un drapeau blanc. Il est arrêté sur la ligne des avant-postes, un sous-officier allemand lui bande les yeux et le général von Unger le reçoit puis le conduit en automobile à la ferme de Vent de Bise, près de Grandreng, où se tient le général en chef von Zwehl.

Celui-ci reconnaît la vaillante défense de la forteresse, mais ne veut pas consentir à un armistice. Il ne suspend même pas le bombardement et laisse quatre heures au capitaine français pour revenir avec pleins pouvoirs du gouverneur et traiter sur les bases suivantes : la forteresse sera rendue avec tous ses ouvrages et son matériel, la garnison sera prisonnière de guerre.

Le capitaine Grenier revint à Maubeuge et en repartit vers 18 heures muni des pleins pouvoirs. Il fut décidé que la place serait remise aux Allemands le lendemain à midi.

Cependant, quand à midi, le drapeau blanc avait été hissé sur le clocher de Maubeuge, et sur la cheminée des usines de l'Espérance, des ordres avaient été donnés dans le camp retranché pour cesser le tir. Il n'en fut pas tenu compte partout, notamment dans le secteur de Ferrière-la-Petite, où les troupes étaient restées à leur poste et bien en mains des chefs.

Sur le clocher de Ferrière-la-Grande, un drapeau blanc est hissé. D'une batterie française, commandée par un officier du Havre, deux obus sont tirés pour descendre le drapeau qui n'est pas atteint, la batterie continue à tirer sur les formations ennemies. Tout le secteur en fait autant ; comme conséquence, le feu allemand se concentre sur lui.

L'ouvrage de Ferrière-la-Petite qui renferme une compagnie d'infanterie (la 12^e du 2^e territorial), est abritée dans une casemate profonde dont l'air est renouvelé par un ventilateur. Celui-ci est hors d'usage et les hommes commencent à être asphyxiés. Ils doivent quitter leur abri sous les obus.

Le commandant du fort ne veut pas le rendre, malgré les ordres qui lui parviennent. La situation est tragique, il se résout finalement à hisser un drapeau blanc.

Le bombardement se reporte sur le voisinage, sur le fort du Bourdieu notamment, qui est atteint par derrière. Pour répondre, les batteries françaises doivent retourner leurs canons qui sont retirés des batteries où ils étaient enterrés. Seules les pièces montées sur affûts de campagne peuvent être déplacées. C'est le cas d'une batterie de 90 du Tollet.

Des ordres formels arrivent sans relâche, d'abord pour cesser le feu, ensuite pour ne tirer que si l'on est attaqué, puis pour faire rentrer les avant-postes. Ces ordres ne sont pas exécutés.

Pendant la nuit du 7 au 8, chacun est resté à son poste dans le secteur de Ferrière ; des avant-postes formés de volontaires envoyés par le capitaine Guéranger, occupent le village de Ferrière-la-Petite, dont une partie est aux mains des Allemands. Citons les sergents Maréchal et Sauvage, le soldat Pottier Prosper, du 2^e R.I.T., 11^e compagnie, qui tiennent bravement leur poste.

8 Septembre. – Vers la fin de la nuit, un ordre annonce que la garnison aura les honneurs de la guerre (?). Il allait en être autrement puisqu'elle allait être prisonnière, mais toutefois autorisée à conserver sac, couverture et objets de campement.

Les hommes désarmés sont rassemblés à Rousies où, encadrés d'Allemands, ils vont défiler à la porte de Mons devant un Etat-Major allemand.

Du secteur d'Hautmont, le reste de la garnison se dirige également vers Pont-Allant. Les officiers sont alors séparés de leurs hommes qui sont acheminés les uns sur Peissant, les autres sur Estinne, d'autres enfin sur Mons où ils seront embarqués par fer. Tandis que les prisonniers s'éloignaient, ils pouvaient voir les Allemands détruire ce qui restait des forts, pour le cas où un recul de leurs troupes battues sur la Marne, se serait propagé jusqu'à Maubeuge. Quelques détachements étaient restés pour procéder à l'enterrement des cadavres d'hommes et d'animaux qui empestaient l'atmosphère, principalement vers Boussois. Le siège de Maubeuge avait coûté 12.000 hommes aux Allemands et nos pertes étaient infiniment moindres. Au cours du siège nos canons avaient lancé 180 à 200.000 projectiles. L'article 12 des conditions de reddition imposées par le général allemand était ainsi conçu :

"Pour reconnaître la courageuse défense de la garnison, je laisse son épée au Général Fournier, Gouverneur de la Place de Maubeuge".

Il faut dire que le Général Fournier refusa cette faveur. Le même jour, le Ministre de la Guerre adressait la dépêche suivante :

"Au nom du Gouvernement de la République et du pays tout entier, j'envoie aux héroïques défenseurs de Maubeuge et à sa vaillante population, l'expression de ma profonde admiration. Je sais que vous ne reculerez devant rien pour prolonger la résistance jusqu'à l'heure, que j'espère proche, de votre délivrance".

Ajoutons enfin que le commandant en chef cita à l'ordre des armées, le Gouverneur pour sa belle défense. Maubeuge venait d'écrire une belle page de son histoire et la place allait détenir le record de durée des sièges de la guerre. Elle avait en effet résisté du 25 août au 8 septembre, soit 15 jours, dont 11 de bombardements. Les forteresses modernes de Belgique et de Russie ont résisté comme suite :

Liège, 10 jours de siège, mais la ville est prise en 3 jours ;
Namur, 5 jours de siège, la ville est prise en 2 jours ;
Anvers, 8 jours de siège ;
Novo Georgiewsk, siège de 12 jours dont 6 de bombardement ;
Cette place moderne livre 85.000 prisonniers et 1.600 canons ;
Rozan, 1 jour de siège ;
Lomza, 3 jours de siège ;
La ligne de Niemen et du Bug avec Rowno succombe au bout de 12 jours et livre 1.300 canons.

A remarque que la forteresse russe de Port-Arthur avait pu précédemment résister très longtemps parce que les japonais ne disposaient pas d'artillerie puissante. La ville sombra dès que les japonais amenèrent des mortiers de 28 centimètres.

En France, au cours de la guerre, le fort bétonné de Manonviller n'avait tenu que 2 jours ; Charlemont, 3 jours ; Longwy, 5 jours ; Le Fort du camp des Romains, 1 jour. Quant à Verdun, il n'avait pas subi de siège. C'était un point d'un immense champ de bataille. Enfin en août 1914, la forteresse allemande de Ting-Tao, attaquée par les japonais, n'avait tenu que 8 jours.

Et c'est fini. La garnison angoissée part pour l'exil. Il faut être passé par là pour comprendre la tristesse et l'abattement qui saisirent les défenseurs de Maubeuge. Ils avaient assisté au recul des armées franco-anglaises battues à Mons et Charleroi. Les combats s'étaient éloignés de plus en plus. Tous pensaient la France perdue.

Complètement privés de nouvelles, ils ignoraient la victoire de la Marne. C'est dans ces conditions, que la colonne désarmée, entourée des baïonnettes allemandes, rencontre au passage les grosses pièces autrichiennes, couvertes de fleurs. La vue de ces monstres cause un morne désespoir dans les rangs.

Est-il possible que l'existence de ces pièces ait été ignorée en France ? Au cas contraire pourquoi n'a-t-on pas mis les forts de Maubeuge en mesure de leur résister ?

Malgré soi, le mot *trahison* monte aux lèvres de tous. Certes, le mot est trop fort, c'est *incurie* qui convient.

Au passage, des officiers allemands à la vue de nos uniformes, qui nous désignaient au loin au coup disent : "carnaval".

Les prisonniers vont traverser la Belgique où ils recevront un accueil touchant, à Mons notamment.

C'est par les Belges qu'ils apprendront la victoire de la Marne et cela leur remettra du courage.

Arrivés en Allemagne, où ils seront parqués tout l'hiver, sur la terre glacée, leur moral les sauvera ; vite ils creuseront des abris en se servant de leur gamelle en guise de pelle.

Ils s'efforceront ensuite de démoraliser les Allemands et un ministre de la Guerre prussien, pourra déclarer au Reichstag que les prisonniers de guerre français ont su créer en Allemagne un front intérieur aussi dangereux que le front de combat.

Et c'est ainsi que les défenseurs de Maubeuge auront, malgré tout, contribué à la victoire finale.

ANNEXES

L'Infanterie Coloniale

Les 31^e et 32^e Régiments d'Infanterie coloniale de réserve, forts de deux bataillons chacun, étaient composés de Bretons et de Normands, ces derniers de la Manche et du Calvados. Le premier avait été formé à Brest, le second à Cherbourg. Les officiers appartenaient à l'active. Arrivés à Maubeuge au début d'août, ils participèrent à la construction des tranchées et des réseaux barbelés. Ils furent ensuite affectés, le 31^e à la défense mobile (réserve générale), le 32^e aux secteurs sud et ouest, à raison d'un bataillon dans chaque.

Le 26 août, une sortie a lieu en Belgique au Nord de la place, le 31^e y prend part et reçoit le baptême du feu. Il perd dix-sept hommes.

Le 1^{er} septembre, le même régiment allait se couvrir de gloire lors de la sortie destinée à détruire les grosses pièces ennemies.

A 11 heures du matin, le 31^e quittait ses cantonnements de Louvroil, à midi il débouchait sur le terrain arrosé d'obus vers Elesmes et l'attaque commençait vers Vieux-Reng. Les pièces allemandes étaient protégées par un régiment de Dusseldorf bien retranché et qui fut en partie anéanti.

Les Marsouins les attaquèrent fougueusement à la baïonnette tandis que les clairons sonnaient la charge.

Décimés par les mitrailleuses et les feux de barrage, ils parvinrent néanmoins près des pièces, mais ils ne purent aller plus loin faute de renforts. Ils combattirent jusqu'à la nuit. Le capitaine Rouvin, de Saint-Lô, père d'une nombreuse famille, tombait héroïquement à la tête de sa compagnie. Le lieutenant-colonel François avait une balle dans la cuisse et était ramené en arrière par le brave sergent Henri Dossin. Le commandant Poincel, du 2^e bataillon, prit le commandement du régiment, faisant face à l'ennemi, debout, le képi sous le bras, donnant un bel exemple de courage.

L'ordre de repli était arrivé vers la nuit, alors que le Régiment avait eu près de mille tués, blessés ou disparus, en huit heures de combat.

La conduite de tous avait été admirable.

A la suite de l'attaque, certaines batteries de grosses pièces se turent pendant près de deux jours.

Les débris du Régiment devaient encore se mesurer avec l'ennemi qui s'était renforcé et qui progressait.

A Pont-Allant et à Assevant eurent lieu des combats meurtriers à la baïonnette. Le capitaine Lédard de la 20^e compagnie, blessé à la poitrine, refusa de se laisser emporter. Il mourut sur le champ de bataille près du lieutenant Voisin, tombé lui aussi.

L'on compte dans ces dernières actions, six cents tués ou blessés. En sorte que le jour de la reddition, le 31^e pouvait être considéré comme n'existant plus. Ce jour-là les survivants furent conduits par les Allemands au fort Leveau, complètement ruiné, où les défenseurs, tombés glorieusement étaient alignés sur un rang avant d'être inhumés.

Une compagnie allemande rendit alors les honneurs aux Coloniaux, dont il ne restait que 317 hommes, pour la plupart blessés. Ces débris du régiment étaient sous les ordres du

Commandant Poincel et de l'adjudant-chef de bataillon Paul Georget, blessé, décoré plus tard de la médaille militaire et de la Croix de guerre pour sa belle conduite à Maubeuge.

Le Parc d'artillerie (1)

La Place possédait deux arsenaux. L'un, situé en ville, appelé Vieil Arsenal, assura le chargement et l'expédition de nombreux obus, grâce à l'activité de deux cents artilleurs des classes anciennes.

L'autre, plus important situé à Rousies, près de la redoute Falize, renfermait les canons, des dépôts importants d'explosifs, une cartoucherie où furent employées de nombreuses femmes, etc.

C'est à la section de Parc installée à Falize, que fut dévolu le rôle d'armer les batteries de la place et de les approvisionner.

Le chef du parc, Commandant Charlier, avait sous ses ordres les lieutenants Bricourt et Stévenin. Sous leur énergique impulsion, tout fut prêt à temps.

Le parc possédait des tracteurs et des équipages. Pendant le siège il assura seul le ravitaillement en munitions de l'artillerie et de l'infanterie. Toutes les nuits, les équipages devaient se rendre dans les endroits où la lutte était plus vive, malgré les bombardements qui semblaient les suivre depuis la sortie de l'Arsenal jusqu'aux batteries ou tranchées.

Le Parc assurait aussi le déplacement des pièces repérées par l'ennemi. C'était un rôle périlleux entre tous.

Qu'il soit permis ici de rendre hommage aux officiers et artilleurs du Parc de Maubeuge, dont le rôle effacé assura une bonne utilisation des pièces et l'approvisionnement de tous en munitions.

Le Parc perdit 15 % de son effectif en hommes et 30 à 40 % en chevaux.

(1) Renseignements dus à M. Octave Ville, 57 rue Victor-Hugo, à Fresnes-sur-Escaut.

Les Douaniers (1)

Les cinq cents douaniers du Nord, sous les ordres du commandant-Inspecteur Duval, étaient constitués en deux bataillons de forteresse. Ce furent des combattants actifs et précieux pour la défense, par suite de leur grande connaissance du terrain.

Quelques-uns furent chargés de missions de reconnaissance dont ils s'acquittèrent parfaitement. Le lieutenant Antoine fut notamment cité à l'ordre du jour pour avoir porté des ordres à trois reprises sous un bombardement très vif.

Les deux bataillons furent en outre employés à la défense du secteur d'attaque et participèrent aux durs combats qui s'y livrèrent.

Le 31 août, le 2^e bataillon (300 hommes) est envoyé en soutien des troupes coloniales au Nord de Villers-Sire-Nicole. La 1^{re} Compagnie commandée par le capitaine Renault, se porte à la cote 134, près de la frontière belge et à 2.500 ou 3.000 mètres en avant de la ligne des forts.

Le lendemain 1^{er} septembre, les 1^{re} et 2^e Compagnies, Capitaine Renault et Poyol se battent à la frontière belge sur la ligne située entre le fort de Bersillies et la ferme de la Salemagne jusqu'à la cote 143. Les Compagnies sont très éprouvées, le capitaine Poyol est tué à la tête de la sienne, en avant de la ferme de la Salemagne.

Le 2, la 1^{ère} Compagnie part en reconnaissance vers la rivière la Trouille, en avant de Vieux-Reng et de Grandreng. Le but est de déterminer si la grand' route de Rouveroy à Beaumont est occupée par l'ennemi.

La Compagnie se dirige vers la Noire Bouteille, mais ne peut rapporter le renseignement demandé en raison de l'intensité d'un feu de mitrailleuses essuyé à mi-chemin. L'ennemi cherche à encercler la troupe française qui doit se retirer.

Le lendemain, nouvelle reconnaissance avec mêmes objectifs. La Compagnie réussit grâce à un brouillard opaque qui permet, sans pertes d'hommes, d'obtenir un résultat complet.

D'autres reconnaissances furent effectuées avec succès, notamment entre le fort de Bersillies et Villers-Sire-Nicole.

Pendant que le 2^e bataillon opérait dans le secteur de Bersillies, le 1^{er} fort de 200 hommes, remplissait un rôle non moins utile et difficile dans la vallée de la Sambre. Il eut un lieutenant et des hommes tués au cours d'un bombardement.

(1) Les renseignements ci-dessus sont dus au lieutenant E. Revert, actuellement au Havre, et qui appartenait au 2^e bataillon. Nous regrettons ne pas posséder les mêmes données du 1^{er} bataillon, qui combattit de la même façon, en faisant preuve des mêmes qualités et du même courage.

Des patrouilleurs de ce bataillon furent cités à l'ordre de la place. Voici d'ailleurs la liste générale des agents des douanes cités :

Lieutenant Antoine Louis, Baton Désiré, Caudron Henri, Dewaulle Louis, Huvelle Paul, Jager Antoine, Méhaut Gabriel, Moity Ernest, Roch Léon, Rous Jean, Soret Edouard, Soubielle Jean, Inspecteur principal, Titeux Jean, capitaine, Baudouin Georges Norbert, Grandjean Jules-Amédée, lieutenant, Rousseaux Désiré-Augustin-Joseph, Girard Georges, Hot Théophile, Lambret Pierre, Picot Camille, Leleu Edmond, Soriau Emile, Vaysse Osmer, Vrand René, Wairy Jules, Bulté Jules.

Aérostats et Avions

Maubeuge avait vu un siècle plus tôt le premier ballon militaire utilisé pour les observations au cours du siège de 1793.

La portée des pièces allemandes ne pouvait plus permettre l'emploi de ballons captifs qui auraient vite été descendus de loin.

Le hangar des dirigeables renfermait les deux unités : *Fleurus* et *Dupuy-de-Lôme*.

Le *Fleurus* partit de Maubeuge le 22 août, à 20 h.30, pour une reconnaissance, il fut criblé de balles françaises et revint s'échouer à Colleret le lendemain à 4 heures.

Quant au *Dupuy-de-Lôme* il fut expédié au dehors et périt peu après devant Châlons.

La place ne possédait pas d'avions. Au cours de l'investissement, le Gouverneur impuissant à diriger les tirs d'artillerie, en réclama par T.S.F. et par pigeons. Il ne lui en fut pas envoyé.

Le lieutenant Lelièvre de la 5^e batterie du 3^e Régiment d'Artillerie à pied, possédait un brevet d'aviateur, il proposa au Gouverneur d'aller reconnaître la position des batteries allemandes de grande puissance. Il organisa un appareil de fortune avec les pièces de deux avions hors service qui étaient restés sur place. Il fit un vol d'essai périlleux, puis une magnifique reconnaissance au cours de laquelle il fut accueilli par les balles et les obus allemand, et, au retour, par les balles et les obus français.

Sauvetage des sommes en caisse lors de la reddition

Pour éviter que l'ennemi ne s'empare de l'argent appartenant à l'Etat, le Gouverneur s'attacha, quelques jours avant la reddition, à répartir les sommes qui constituaient les fonds de réserve du siège de la Banque de France..

Le 3 septembre, le chef du Génie, qui payait les ouvriers civils occupés aux travaux de la place, demanda une avance de 500.000 francs à la Banque de France. Cette somme fut reçue un peu tard, et, par suite de la rapidité des événements, il fallut songer à la dissimuler.

L'argent fut mis dans une caisse à Hautmont et l'on rechercha des personnes dévouées pour cacher le dépôt. Ce furent MM. Darteville Victor, caissier comptable à la Société de la Vieille Montagne et Carpentier qui se chargèrent de l'enterrer en lieu sûr. Mais les fouilles et perquisitions obligèrent par la suite à déplacer la caisse.

L'argent fut plus tard mis en dépôt à Bruxelles, grâce à la complaisance patriotique de plusieurs personnes. Il fut censé appartenir au Bureau de Bienfaisance.

La caisse du 145^e fut de même sauvée par le Capitaine Acquart. Elle se montait à 112.000 francs, dont 50.000 furent cachés à Maubeuge et 50.000 à Hautmont, ce dernier dépôt fut caché par Mme Grimiaux et M. Bisiaux, maire de Noyelles (près d'Avesnes).

Le solde de 12.000 francs fut réparti en Allemagne entre quinze officiers prisonniers à Torgau. Finalement, après diverses péripéties, les 112.000 francs purent être rassemblés après la guerre.

D'ailleurs après la reddition, le Capitaine Acquart avait eu soin d'alléger sa caisse par le paiement d'une avance de deux mois aux officiers et sous-officiers.

Dans beaucoup de Compagnies de la garnison, au moment de la capture, les sommes détenues par les sergents-majors, furent réparties entre les hommes.

Le Service de Santé

Le dévouement du personnel de tout grade affecté au Service de Santé : médecins, infirmiers, brancardiers, fut, au cours du siège, au-dessus de tout éloge.

Les actes d'héroïsme de plusieurs d'entre eux ont été cités précédemment ; signalons maintenant le courage du personnel, qui évacua sous les obus, les blessés soignés à l'hôpital incendié dès le début du bombardement. Au cours de ce sauvetage périlleux, l'abbé Duduve, aumônier militaire, se distingua particulièrement, ainsi que plusieurs infirmières.

Quelques jours plus tard à Elesmes, le caporal Samain du 2^e territorial et ses brancardiers, furent l'objet d'une élogieuse citation du médecin-major Lepoutre, pour avoir été courageusement rechercher des blessés dans des endroits extrêmement dangereux.

Signalons spécialement la belle conduite des soldats H. Rousse et H. Piette, infirmiers volontaires à la 23^e Compagnie du 4^e Territorial qui, après le recul de leur compagnie, , près de Rocq, continuèrent à soigner les blessés restés dans les tranchées et les trous d'obus. Les soins donnés, ils veulent regagner la compagnie, mais sont faits prisonniers. Les Allemands les forcent à soigner les leurs sous les balles françaises. On se sert ensuite d'eux comme bouclier vivant à Recquignies où Rousse et Piette sont blessés.

L'on ne peut passer sous silence la conduite des dames et jeunes filles de la Coix-Rouge, qui vinrent soigner les blessés de la garnison avec un désintéressement parfait.

Mentionnons Melle Adrienne Walrand, fille du courageux maire de la ville, Mme d'Arnaudy, infirmière-major à l'Hôpital militaire, Mme DE LA Tour Maubourg à l'ambulance de Ferrière, Mme la Comtesse de Chabannes de la Palice, Melle Lirot à l'Hospice Sainte-Emilie, Melle Le Bail au château d'Assevant.

Toutes ces personnes méritent la gratitude de la garnison pour les soins empressés et maternels dont elles surent entourer les blessés.

La Prévôté

Le rôle de la gendarmerie du camp retranché fut souvent périlleux. Les gendarmes chargés de porter des plis dans les endroits soumis aux bombardements, remplirent leur devoir en vieux soldats.

Entre temps ils gardaient les Allemands faits prisonniers et les individus inculpés d'espionnage. Ils étaient chargés de procéder aux enquêtes.

Lors de l'incendie de l'hôpital, les gendarmes se dévouèrent pour sauver les blessés sous les bombardements.

Les Pompiers

Sous les ordres du capitaine Fiévet et de l'adjudant Gros, les pompiers de Maubeuge eurent fort à faire pendant le siège. Ils méritent les plus grands éloges pour leur courageuse attitude au cours des nombreux incendies causés en ville par les obus et les bombes incendiaires.

Ils ont sauvé des flammes des enfants et des femmes.

Les conduites d'eau coupées par les bombardements venaient compliquer leur travail rendu extrêmement périlleux par la concentration des obus sur la ville.

Nombreux furent ceux qui payèrent de leur vie leur dévouement.

Citons au hasard le courage d'un des sapeurs dont la jambe fut déchiquetée par un obus le 6 septembre. Placé sur une table sous la voûte de la Porte de France, il continua à fumer tranquillement une cigarette pendant que l'on procédait au premier pansement, sans s'occuper de ses souffrances et du sang qu'il perdait à flots.

Le Service des Postes (postiers et postières civils)

Les agents des bureaux des Postes et Télégraphes restèrent par ordre à leur résidence pour le service de la place pendant le siège.

C'est le 25 août dans la soirée, que les communications furent coupées dans la direction d'Aulnoye. Il ne resta plus alors que les communications télégraphiques et téléphoniques à l'intérieur du camp retranché. Mais ces lignes furent mises hors service dans les premiers jours du bombardement de la ville, par suite de la rupture du potelet de concentration installé sur le Collège, incendié par un obus.

Le service s'effectua alors par estafettes (facteurs en vélo), portant des plis rouges et se continua, sans hésitation de personnel, jusqu'à la fin du siège et sous les plus violents bombardements.

Le bureau de poste d'Hautmont, sous les ordres de M. Gustave Vernier, receveur des P.T.T., fonctionna jusqu'au 7 septembre. M. Vernier a signalé la belle conduite de M. Saingnier,

monteur des téléphones, lequel a participé à la construction des téléphones entre les centres de résistance et le Gouverneur. Mme Gosselin, dame employée à Hautmont est restée fidèlement à son poste.

M. Merveaux, chef d'atelier de la boulonnerie Hicquet à Hautmont, n'appartenait pas au service des postes, mais mérite une mention spéciale.

Il apprit les signaux Morse et installa un appareil de T.S.F. après la chute de la place, pour la réception des dépêches. Il parvint à renseigner ses concitoyens et leur remonter le moral, pendant toute la guerre, grâce aux communiqués qu'il captait, malgré la présence d'Allemands dans son usine où il avait son installation.

A l'arrivée de l'armée anglaise délivrant Maubeuge, il porta le communiqué du jour au Général commandant.

La population du camp retranché

L'aide apportée au Gouverneur par M. Walrand, maire de Maubeuge et sa municipalité, fut précieuse.

Tous ces bons Français se dépensèrent sans compter pour remplir des fonctions difficiles.

Les ordres du jour de M. Walrand dénotent une haute conscience.

Le bon exemple fut salubre. Toute la population sut faire son devoir et se souvenir de ses aïeux qui, un siècle auparavant, avaient contribué à Maubeuge même, au salut du pays.

Partout dans les bourgs et les villages du camp retranché, l'autorité militaire rencontra la même bonne volonté dans l'organisation des services et dans l'exécution des réquisitions de tout instant.

On peut dire que chacun était pénétré de son devoir et s'ingéniait à aider de son mieux le soldat.

Mais ce ne fut pas seulement à l'intérieur du camp retranché que les habitants aidèrent les défenseurs. Pendant toute la durée du siège, ceux des villages occupés par l'ennemi, s'efforcèrent au péril de leur vie, de faire parvenir des renseignements sur les travaux et les mouvements des Allemands. A chaque instant, les avant-postes recevaient ainsi des données précieuses.

Dans les villages en partie abandonnés du camp retranché, d'autres habitants aidèrent considérablement nos troupes. Connaissant à fond le pays, ils se glissaient le long des haies et s'avançaient au loin pour signaler les mouvements suspects.

Précisément les Allemands employaient un moyen analogue, en envoyant dans nos lignes des soldats déguisés en paysans, pour observer les tirs notamment. Le procédé fut découvert par des habitants du pays, intrigués de voir des civils inconnus grimper aux arbres pour observer. Le renseignement permit de faire prisonniers quelques-uns de ces soldats allemands déguisés. Un ordre pressant et formel du Gouverneur attira l'attention de tous sur le danger de cet espionnage.

Il faut signaler qu'en certains endroits, des jeunes gens attirés par les combats, vinrent spontanément offrir leur concours. C'est le cas du village de Ferrière-la-Petite.

La liste des services rendus par la population civile au cours du siège serait trop longue. Il n'a été cité ici que quelques faits généraux pour rendre hommage à tous ces braves Français de Maubeuge et des environs.

Les Garde-voies de Communication

Avant même la mobilisation, les garde-voies étaient à leur poste pour permettre tous les mouvements de concentration.

Jour et nuit, la surveillance des voies ferrées, des voies navigables et de leurs ouvrages d'art, fut effectuée d'une façon sûre grâce au patriotisme de ces vieux soldats.

C'était un spectacle réconfortant pour les troupes qui passaient, que de voir leurs aînés, vêtus de bourgerons de toile et armés de fusil Gras, les saluer gravement au passage en semblant dire : "Vous êtes en sécurité, nous veillons".

Les garde-voies durent faire le coup de feu à l'arrivée des Allemands, puis, leur mission étant terminée, ceux des environs de Maubeuge vinrent avec discipline, se mettre à la disposition du Gouverneur.

Celui-ci les rassembla dans les dépôts des régiments et les chargea de la garde de certains édifices militaires. L'on n'eut qu'à se louer d'eux.

Leur présence rendit disponibles un nombre correspondant de combattants plus jeunes.

Le Dépôt des 145^e et 345^e

L'on a vu que les hommes des dépôts étaient dépourvus de tout équipement et incomplètement vêtus. Ils furent néanmoins formés en huit compagnies dont quatre formèrent un bataillon de marche et constituèrent les garnisons de plusieurs ouvrages du cinquième secteur.

Dés le 24 août, le dépôt entra en contact avec l'ennemi et, le 2 septembre, fut chargé de défendre Bersillies. Ce secteur était soumis depuis plusieurs jours à un feu violent qui ne le quitta pas.

Le 5, aidé d'une section de mitrailleuses et de quelques autres éléments, ordre est donné d'attaquer Elesmes et la Saemagne. L'on met baïonnette au canon. Le lieutenant Delcroix-Rousseau qui commande la 27^e Compagnie fait preuve d'une grande bravoure. Un obus de gros calibre l'enterre et le blesse près de l'ouvrage du moulin de l'Hôpital.

Le lieutenant Molière qui charge sabre au clair est tué d'une balle au front. Il meurt en faisant le signe de croix et en disant : *" Mes amis, faites votre devoir "*. Le dépôt continue à combattre dans un enfer jusqu'au 6 au matin. Il reçoit alors l'ordre de se replier vers les bois des Sarts.

Le capitaine d'Anchald, qui commande l'ouvrage d'Héron-Fontaine où se trouve une demi-compagnie du dépôt, succombe après avoir épuisé ses munitions. L'officier allemand (fils, dit-on, d'Alvensleben), félicite chaudement le capitaine de sa défense et se fait présenter le chef de l'artillerie du fort. C'était un simple brigadier.

Le dépôt reprend le carrefour des Passes et défend le faubourg de Mons. De beaux actes de bravoure sont accomplis. La 27^e compagnie fait treize prisonniers.

Près de là, le fort Leveau vient de succomber sous les coups de grosses pièces qui ont enseveli les défenseurs.

Les Allemands continuent leurs attaques massives et finalement, s'emparent des restes de la 27^e Compagnie, qu'ils ont cernés.

Les évadés

Quand le 7 septembre à 11 heures le drapeau blanc fut hissé sur Maubeuge, la garnison du camp retranché comprit qu'un sort cruel allait lui être réservé.

A l'ivresse des combats succéda généralement un morne abattement. Certaines unités ne voulant pas admettre que tout était fini, continuaient à combattre.

Cependant chacun s'efforçait de trouver un moyen d'échapper à la captivité. Certains hommes de la région crurent commode de s'habiller en civil et d'attendre le départ des Allemands. Cette solution, simple en apparence, devait leur valoir de sérieux ennuis, car l'ennemi fouilla à fond le camp retranché. D'autre part la longue durée de l'occupation devait souvent faire découvrir les anciens soldats. Rares furent ceux qui purent atteindre la France libre, ou plus tard la Hollande.

Le matin du 8 septembre, des petits groupes se formèrent pour tenter de traverser les lignes allemandes en armes. L'entreprise était périlleuse ; pour réduire les risques, l'on choisit généralement le secteur d'Hautmont, opposé à la zone d'attaque et où, pour cette raison, les troupes ennemies étaient moins denses. L'on espérait en outre que l'ivresse de la victoire aurait été cause d'un relâchement de la surveillance. Plusieurs groupes ainsi formés se heurtèrent aux Allemands et furent de suite refoulés avec pertes.

Quelques éléments trouvèrent heureusement une fissure et, après beaucoup d'efforts lents et pénibles, réussirent à passer.

C'est le cas d'un petit groupe commandé par le commandant Charlier (1), chef du parc d'artillerie et d'un autre groupe commandé par le capitaine d'artillerie Magnien qui purent fuir en s'avançant prudemment vers la Belgique par le bois de la Lanière.

Le capitaine Magnien avait commandé un groupe du 1^{er} Régiment d'artillerie à pied dans le secteur du Fort des Sarts et avait été rejeté sur Feignies. Il rassembla ses hommes le 8 de bonne heure, aidé par le Maréchal des Logis Geerebaert du recrutement de Lille en qui il trouva une aide très précieuse au cours de l'aventure.

La troupe s'avança en direction de Bavay, mais dut bientôt s'arrêter avant d'atteindre La Longueville, qui était occupé par l'ennemi, et faire demi-tour.

Le capitaine Magnien décida néanmoins de persévérer dans son projet de traverser les lignes. Au lieu de se diriger sur Bavay, rempli d'Allemands, il décida de pousser droit au Nord vers la Belgique.

Il demanda des volontaires pour cette expédition. Les hommes qui acceptèrent conservèrent seulement leurs armes et leurs cartouches. Les autres soldats du groupe, découragés par le premier insuccès, rentrèrent dans le camp retranché.

Pour avancer, l'on se fit précéder d'éclaireurs choisis par le lieutenant Boudefroy et commandés par le brave Geerebaert. L'on se dirigea sur Malplaquet en utilisant les couverts : bois et haies, si nombreux à cet endroit

(1) Le groupe du commandant Charlier comprenait notamment le lieutenant Binoche et l'adjudant Duret, du 3^e R.A.P.

L'on put ainsi atteindre le bois de la Lanière en s'aidant à chaque instant des renseignements recueillis auprès des habitants. Mais vers la frontière belge un poste de uhlans barrait le passage, ce qui obligea la troupe à se cacher et de disperser.

Ce n'est que vers trois heures de l'après-midi que le capitaine Magnien et le chef Dorpe purent retrouver les éclaireurs dans les bois. L'on décida de passer malgré tout. Quelques hommes d'autres groupes, également arrêtés dans leur avance, avaient rejoint le détachement Magnien. Il y avait là une vingtaine de fantassins, des artilleurs et le commandant Charlier.

L'on voulait d'abord prendre le poste à la baïonnette, quand on découvrit enfin un sentier sur la droite, ce qui permit de continuer. A ce moment une fusillade éclata entre une patrouille ennemie et une partie de la colonne. Tout le monde se cacha en attendant une accalmie et l'on décida de se disperser afin d'attirer moins l'attention.

Un nouvel obstacle se présenta sous la forme la route de Binche à Bavay qu'il fallait traverser pour atteindre une autre partie du bois.

La troupe se jeta à travers champs, rampant le plus souvent pour éviter les patrouilles nombreuses. Elle atteignit encore son but. A ce moment un habitant vint signaler la présence d'un Etat-Major ennemi dans un château voisin dont les abords étaient gardés par des cavaliers.

Il était alors dix heures du soir, la troupe était épuisée de fatigue, ayant soif et faim ; l'on décida d'aborder une ferme voisine. Du lait et du pain y furent donnés aux soldats, mais l'on ne put coucher dans la grange qui abritait chaque nuit des soldats ennemis.

En somme la première journée avait été très pénible et avait juste permis de pénétrer dans les lignes allemandes. Aussi le capitaine donna-t-il l'ordre de départ le 9 dès deux heures du matin.

Après cinq heures de marche, un habitant interrogé, alla chercher un garde-chasse qui donna tous les renseignements voulus pour continuer la marche, il alla chercher à boire et à manger, mais déclara l'endroit dangereux par suite du passage continuel de troupes ennemies. A ce moment six anglais réfugiés dans le voisinage depuis la bataille de Mons, se joignirent aux français.

Le 10, la troupe cheminant toujours sous bois était arrivée à Waquignies en Belgique, non loin de Dour. L'on construisit des abris dans un ravin pour s'abriter du mauvais temps.

Le Maréchal des Logis Geerebaert put se procurer des effets civils, puis, après beaucoup de difficultés obtint, sous un faux nom, un laissez-passer de la mairie de Dour. Cela lui permit d'explorer plus à l'aise le pays rempli de troupes et de ravitailler le capitaine Magnien qui voulait atteindre le bois de Ville-Pommereuil.

Il fallait pour cela traverser un pays découvert, sillonné de nombreuses lignes de chemin de fer gardées par des sentinelles. Finalement après avoir vaincu des difficultés sans nombre, le mauvais passage fut franchi.

L'on put continuer à gagner du terrain chaque jour en direction de Dunkerque en éprouvant moins de gêne au fur et à mesure que l'on s'éloignait.

Le but fut enfin atteint.

Ces difficultés sommairement racontées, montrent pourquoi un aussi petit nombre d'hommes de la garnison réussit à s'évader. Indépendamment du petit groupe du capitaine Magnien, d'autres éléments s'étaient dirigés sur la forêt de Mormal qu'ils traversèrent à grand peine. Certains atteignirent Valenciennes, un groupe traversa Condé où les habitants donnèrent des vêtements civils qui permirent de continuer la marche plus aisément.

Il est certain qu'une troupe tant soit peu nombreuse aurait attiré l'attention. Les Allemands aurait de suite lancé à sa poursuite la cavalerie qui était si nombreuse autour de Maubeuge.

Ajoutons que la plus part des évadés furent traités en déserteurs quand ils arrivèrent à leur dépôt (1), et que le commandant Charlier et le capitaine Magnien, passèrent en conseil de guerre pour abandon de poste. Ils furent d'ailleurs acquittés puisqu'ils étaient partis après la reddition de la place.

Destruction des ponts de Berlaimont et de Fourmies Par le Génie (2)

Le Général Fournier, Gouverneur de la Place de Maubeuge, avait reçu mission de faire sauter les ponts de Berlaimont et de Fourmies, situés en dehors du rayon de la Place, dans le cas où les armées franco-anglaises seraient obligées de battre en retraite.

Le 25 août 1914, dans la soirée, jugeant proche le moment où ces destructions devaient être opérées, il envoya au lieutenant-colonel Weiss, commandant le génie, l'ordre de faire procéder au chargement des dispositifs de mine de ces deux ouvrages d'art.

Cet ordre fut transmis immédiatement aux officiers d'administration du génie Abraham et Dubuisson, qui, depuis la mobilisation se trouvaient prêts à l'exécuter.

Ils rassemblèrent immédiatement leurs détachements, firent charger sur camions automobiles leurs explosifs et outils et, munis de leurs dossiers respectifs, allaient donner le signal du départ quand l'ordre écrit de mise de feu immédiat, nécessité par la situation militaire du moment, leur fut remis.

Mais tandis que le détachement de M. Abraham allait pouvoir, malgré les plus grandes difficultés, s'acquitter de sa délicate mission au Pont de Berlaimont et rentrer dans la Place, celui de M. Dubuisson devait avoir un dénouement tragique.

Le détachement de cet officier se mit en route le 25 août vers vingt-deux heures.

Il comprenait :

M. Dubuisson, officier d'administration de 2^e classe, chef de détachement ;

Le Caporal Guilmant de la Compagnie 1/5 du Génie ;

Les sapeurs Ancelet, Fichaux, François, Depleuchin, Rocourt, Desenclos et Dehesche de la Compagnie 1/5 du Génie.

Le détachement comprenait encore M. Mathieu Fernand, non mobilisé, conducteur volontaire d'une voiturette lui appartenant.

Le brigadier Genestin du train des équipages militaires, chef du camion.

Tout ce personnel était en armes, approvisionné de cartouches et réparti sur les deux automobiles. M. Dubuisson, les sapeurs Rocourt, Depleuchin, Desenclos et Dehesche sur la voiturette, les autres sur le camion avec le matériel.

Ce petit convoi s'élança sur la route d'Avesnes, mais fut bientôt arrêté par tous les obstacles accumulés par la défense sur et en avant de la ligne principale de résistance. Après les avoir déblayés et replacés, il continua sans arrêt jusqu'à Avesnes.

Mais à partir de cette localité, il fut contraint à chaque pas, de stopper pour répondre aux nombreux " Halte-là ! Qui vive ", des troupes françaises du 3^e Corps, qui battaient en retraite en utilisant la route de Fourmies à Avesnes.

Bien que la distance à parcourir ne fut que de quarante kilomètres de Maubeuge à Fourmies,

(1) C'est le cas de Piette Paul notamment, mais il fut plus tard cité à l'ordre du corps d'armée pour son évasion.

(2) Rapport in-extenso du lieutenant-colonel Weiss.

le détachement ne parvint à destination que le 26 août, à trois heures du matin.

Le programme prévoyait le chargement en gare, sur un wagonnet, de tout le matériel et à son transport à pied d'œuvre par la voie ferrée. Mais il se trouva qu'une des voies était occupée par un train et que l'autre était obturée par des matériaux rassemblés par une compagnie du génie pour couper la ligne.

Le temps pressait, l'on ne put songer à déblayer cette voie et il n'y eut d'autre solution que de prendre la route qui passe sous le viaduc même, de déposer le matériel au pied de l'immense remblai de la voie ferrée, de le hisser, malgré son poids considérable, à bras d'homme, le long du talus jusque sur le viaduc et de l'amener au-dessus des seconde et quatrième piles où se trouvaient les dispositifs.

Pendant que, fébrilement, le chargement, le coffrage et le bourrage s'exécutaient, les derniers éléments de l'arrière-garde française s'écoulaient sur la route.

Le dernier homme passé, vers 9 heures et demie, M. Dubuisson fit mettre le feu et bientôt le détachement eut la grande satisfaction de constater que la première et principale partie de leur mission avait pleinement réussi. Deux piles venaient de sauter et quatre arches s'étaient effondrées sous les yeux de quelques uhlands qui avaient fait leur apparition à l'autre extrémité du viaduc.

Restait la dernière partie du programme : le retour à Maubeuge.

Sans perdre de temps, le détachement rassembla ses outils et sauta dans les deux automobiles. Il allait reprendre la route d'Avesnes, que la consigne lui prescrivait d'utiliser, quand un cycliste civil lui annonça l'occupation d'Avesnes par les Allemands.

M. Dubuisson décida de passer par La Capelle, dans l'espoir de trouver encore un chemin libre en contournant Avesnes par le Sud et l'Ouest et de gagner l'ennemi de vitesse ; il espérait trouver aussi là une communication téléphonique ou télégraphique lui permettant d'annoncer à son chef la complète réussite de sa mission.

Il trouva, à La Capelle, l'Etat-Major du 3^e Corps auquel il rendit compte de la rupture du viaduc, mais il ne put plus communiquer avec Maubeuge. Il poursuivit aussitôt sa marche sur Cartignies, direction Maroilles et Aulnoye.

A l'entrée de Maroilles, un médecin-major anglais arrêta le convoi pour lui demander de porter au cimetière quelques soldats anglais morts à son ambulance (il ne lui fut pas donné satisfaction) et lui annoncer qu'une patrouille cycliste allemande venait de traverser le village et que des troupes ennemies étaient à proximité.

La route de Maubeuge n'était donc plus libre : M. Dubuisson décida de rebrousser chemin et de rejoindre les troupes franco-anglaises vers le Sud.

Ce qui advint du camion et de son personnel. – 26 août. –

Le camion commença le mouvement. Il venait de faire demi-tour quand apparut une patrouille allemande qui aussitôt ouvrit le feu (1). La riposte fut instantanée et si bien menée que l'ennemi se retira en désordre.

Les sapeurs sautèrent dans le camion et tentèrent de passer. Mais le bruit de la fusillade, ayant attiré l'attention de l'ennemi, la route se trouva soudain barrée par des troupes nombreuses.

Force fut donc d'abandonner le véhicule et de songer au sauve-qui-peut.

Le Caporal Guilmant, les sapeurs Ancelet et Fichaux se jetèrent dans les prés et jardins où ils se cachèrent pour passer la nuit.

(1) Patrouille cycliste d'une vingtaine d'hommes, qui perdit quatre hommes dans cette affaire

27 Août. – Au petit jour, ils parvinrent à se réfugier dans un grenier à foin d'où ils purent surveiller les allées et venues des troupes ennemies.

Dans l'après-midi, avertis par une vieille femme que les Allemands perquisitionnaient partout et lardaient de leurs lances les tas de foin, ils sortirent de leur abri, et, se défilant derrière les haies, gagnèrent la route de Noyelle-sur-Sambre.

Près de cette localité ils se blottirent dans les prairies où ils furent approvisionnés par les habitants, en vivre et vêtements civils.

28 Août. – Le lendemain matin, après avoir enterré leurs armes et leurs effets militaires et, renforcés par un soldat anglais, ils gagnèrent Sassegny, près Berlaimont, occupé par les Allemands et qu'ils traversèrent par groupe de deux, simulant des infirmités. Ils franchirent ainsi la ligne des avant-postes, sans être inquiété et arrivèrent dans nos lignes le 29 août.

Le sapeur François et le brigadier Genestin, séparés du groupe précédent, rentrèrent également dans la Place, par des moyens analogues. Le premier simulant l'idiotie, fut pris, puis relâché par les Allemands après avoir dû les précéder dans la visite de caves et avoir reçu d'un officier un sauf-conduit !

Je n'ai pu savoir ce qu'était devenu le conducteur Colette du Train des équipages.

Ce qui advint de la voiturette et de son personnel. –

26 Août. - L'officier d'administration Dubuisson, avec les quatre sapeurs Rocourt, Desenclos, Depleuchin et Dehesche, avait également repris place dans leur voiture ; voyant le camion arrêté, il donna l'ordre de démarrer à toute vitesse dans la direction opposée, tout en faisant le coup de feu de l'auto en marche. Mais bientôt, il vit la route barrée par un détachement allemand et dut donner l'ordre d'abandonner le véhicule et de se jeter à travers champs où tous, se cachèrent derrière des haies, peu distantes d'une ferme qu'ils virent perquisitionnée peu après.

Dans la soirée, M. Mathieu qui était en civil, fut envoyé en reconnaissance pour découvrir un chemin sûr vers Maubeuge. Arrêté presque immédiatement, il ne put rejoindre le petit détachement que deux jours après, ne devant son salut qu'à un courage et une présence d'esprit des plus remarquables.

Je ne relate pas tous les incidents dramatiques de son équipée qui se trouvent tout au long dans un rapport.

La nuit venue, le détachement prit, à travers près, la direction générale de Maubeuge, traversant une région marécageuse et ayant parfois de l'eau jusqu'à la ceinture. Il allait retrouver le terrain ferme, quand il fut découvert par un poste allemand : il se replia vivement dans les marais poursuivi par les balles et les fusées éclairantes de l'ennemi, laissant sur le terrain le sapeur Dehesche qui, blessé et sur le point d'être capturé, se fit sauter la cervelle.

Ayant ainsi constaté que le retour à Maubeuge n'était plus possible, M. Dubuisson songea à reprendre la direction du Sud pour rejoindre l'armée française. On rebroussa chemin le long du canal de la Sambre ; arrivés près de l'écluse d'Hachette, une voix s'éleva en pur français : " Halte là ! Qui vive ! " " France ! " s'écrièrent les sapeurs Rocourt et Desenclos, tout en s'élançant, joyeux, vers le groupe qu'ils croyaient ami. Une fusillade nourrie répondit à leur élan et tous deux après avoir ouvert le feu à leur tour, s'écroulèrent, Desenclos tué, Rocourt fortement blessé.

Ce dernier, laissé pour mort, fut retrouvé le surlendemain par des civils qui le transportèrent à l'ambulance de Berlaimont, d'où une fois guéri, mais estropié, il s'échappa pour se réfugier chez Melle Pouliau, Directrice de l'Ecole maternelle, où, il resta caché sept mois, jusqu'au jour où le maire de la localité, le fit passer pour un habitant et lui permit de vaquer aux occupations communes.

M. Dubuisson et le sapeur Depleuchin se rejetèrent dans les marais où ils durent se cacher toute la journée et la nuit.

28 Août. – Le 28 août, exténués par la fatigue et la faim, les vêtements trempés, ils se dirigèrent vers une ferme, dit de Bois Brun, où ils se cachèrent et troquèrent leurs uniformes contre des effets civils.

C'est là que vint les retrouver M. Mathieu, qui les conduisit à la ferme de M. Applincourt, à Maroilles, où lui-même avait trouvé abri.

L'idée de rentrer à Maubeuge fut reprise : M. Dubuisson laissant momentanément à Maroilles, le sapeur Depleuchin et un soldat du 74^e d'Infanterie trouvé dans le village, partit en reconnaissance avec M. Mathieu qui connaissait très bien la contrée.

Après avoir franchi, sans encombre, plusieurs postes allemands, ils arrivèrent à Aulnoye, d'où ils essayèrent en vain de déboucher vers l'Est.

La nuit venue, pour ne pas éveiller les soupçons, ils se séparèrent pour trouver un gîte.

29 Août. – Le lendemain, M. Dubuisson, accompagné par un civil, M. Duplat, se rendit à Berlaimont où on lui indiqua un point de passage possible. Il se remit en marche pour rechercher à Maroilles, le sapeur Depleuchin et le soldat du 74^e : ils avaient quitté ce village, se dirigeant sur Maubeuge, où le sapeur Depleuchin arriva le 1^{er} septembre.

Il retourna à Aulnoye chez M. Duplat chez qui il dut s'aliter, vaincu par la fatigue et les fièvres prises à la suite de son long séjour dans les marais les jours précédents.

7 Septembre. – Le 7 septembre, toujours accompagné par M. Duplat, il se dirigea sur Maubeuge ; mais arrivé à quelques kilomètres d'Hautmont, il se heurta à deux territoriaux qui s'évadaient de la Place et qui lui annoncèrent que Maubeuge était sur le point de se rendre.

Obligé de s'aliter à nouveau, il repartit le 11 pour tenter de passer par l'Ouest. Tous les renseignements qu'il recueillit en cours de route, concordèrent à le dissuader de tenter le passage. Il rentra donc à Aulnoye où il se cacha dans la cave de M. Duplat jusqu'au jour où il put gagner la Belgique et la Hollande et rentrer en France.

M. Mathieu, de son côté, était arrivé à franchir les lignes du côté de Bavay et rentrait dans la Place le 4 septembre.

Nota.- M. Fernand Mathieu fait prisonnier par les Allemands en tua plusieurs et parvint à s'évader. Les ennemis le recherchèrent vainement dans la région. Il put, avec les plus grandes peines, regagner Maubeuge investi en tuant de nouveaux Allemands.

Pendant le siège, son frère Maurice Mathieu, âgé de quatorze ans, servit comme cycliste volontaire pour porter des renseignements. Il ne fut arrêté par aucun danger et aucun bombardement dans son service bénévole.

Les atrocités allemandes

Pendant toute la durée du siège, les Allemands portèrent la torche un peu partout. Des incendies signalaient ainsi leur présence devant nos tranchées.

A Felleries, le 26 août, trente-deux maisons, trois scieries et l'église sont brûlées par les Allemands dès leur arrivée. Ils emploient pour cela du pétrole, des torches et des pastilles incendiaires. Du camp retranché, l'on aperçoit l'horizon embrasé sans que l'on puisse déterminer exactement le village qui brûle.

Le 27 août Hargnies est en partie brûlé.

Le 3 septembre c'est le tour d'Obrechies.

A Beaufort soixante-deux maisons sont brûlées au cours de la journée du 4 septembre.

Bettignies est aussi incendié le 6.

Tous ces incendies, qui n'entraînent qu'une destruction de biens matériels, constituent des faits secondaires si on les compare aux atrocités qui vont suivre.

Elesmes. – Dans le village dévasté d'Elesmes, les Allemands prirent treize otages dès leur arrivée le 6 septembre. Le nombre des otages fut ensuite porté à quarante. Parmi eux se trouve le curé, M. l'Abbé Bernard. Toutes ces personnes furent emmenées et ne reparurent jamais. Les femmes et les enfants furent ensuite chassés des caves où ils étaient blottis et conduits sous la menace des baïonnettes dans les sous-sols de la brasserie Damien où on les enferma. Les Allemands incendièrent alors les bâtiments de la brasserie au-dessus de la tête des malheureux.

Recquignies. –

Dès le début du siège, la commune avait payé un lourd tribut au bombardement. Le 29 août Mme Veuve Aimé Gibon, née Hanotieaux, Mme Cornil Désiré née Brognet, Mme Delcourt Alphonse née Moreaux, M. Désiré Cornil sont tués.

Le 1^{er} septembre c'est Mme Clotaire Jenot née Bruyaux qui subit le même sort. En même temps de nombreuses maisons sont journellement démolies ou incendiées par les obus.

Dans la matinée du 6 septembre, après la prise du fort de Boussois, les grenadiers du 57^e Régiment d'Infanterie de réserve prussienne, pénètrent dans Recquignies. A la sortie du hameau de Rocq, ils assomment à coups de crosse un vieillard de 83 ans : Bérat François, qu'ils devaient enterrer trois jours après, *vivant encore*, dans une prairie de Solre-sur-Sambre. Ils incendient ou font incendier par les habitants des maisons dans les diverses rues et progressent dans la direction de Rousies en se faisant précéder d'un groupe d'habitants trouvés dans les caves.

Au passage à niveau de la place Pasteur, deux habitants : Désiré Henry père et son neveu âgé de dix-huit ans : Lalyse Antoine, sont mortellement blessés par des balles d'une mitrailleuse française placée à la lisière du bois des Bons Pères. Trois autres habitants sont atteints : Henry Désiré fils, Hubert Joseph, Gruniau Victor père. Les deux infirmiers du 4^e Territorial, Rousse et Piette qui viennent d'être faits prisonniers sont joints aux civils blessés par les Allemands.

Un autre détachement allemand se dirige vers la Sambre par le chemin des Mines en se faisant également précéder par des civils. Au tournant du chemin des mines, à sa jonction avec le chemin de halage, Babillot Charles est tué par une balle de mitrailleuse française.

Les Allemands progressent toujours vers Rousies, d'autres Compagnies du 57^e Régiment parcourent Recquignies en complétant les incendies, 195 maisons sont complètement détruites. Les Allemands font alors sortir de leurs caves 250 à 300 habitants restés dans le village. Ils les rassemblent dans la Grand'Rue, nommée aujourd'hui rue du 6 septembre 1914, entre l'Ecole des filles et celle des garçons ; le groupe, encadré de soldats baïonnettes au canon est dirigé vers Boussois.

La Sambre est franchie sur un pont de fortune ; le génie français ayant fait sauter l'ancien le 25 août.

Parvenus sur la rive gauche, les Allemands désignent les 13 malheureux dont les noms suivent et qu'ils déclarent être des soldats en civil. Ils les alignent face au canal à quelques mètres de la rive. Un peloton de 24 soldats les fusillent en leur tirant dans le dos.

Au cours de l'exécution un soldat allemand est atteint par une balle égarée, son cadavre est joint à ceux des habitants fusillés dans une fosse que les survivants, témoins du drame, sont contraints de creuser.

Voici les noms des victimes :

Alexandre Augustin, Auguste Bondrut, Georges Brasseur, Léopold Chartier, Aimé Dangre, Paul Gruniau, Gustave Hannecart, Joseph Ladrière, Ernest Lgrand, Constant Lernitte, Oscar Préaux, Camille Préaux, Lobert Winant.

Pendant le massacre, l'incendie continuait à faire rage dans le village et les troupes ivres saccageaient tout. Les habitants survivants, conduits à Lobbes, furent ramenés quelques jours après.